LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

N° 7 — JUILLET 1902.

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 7

Le diable et l'Eglise. — I. La théorie diabolique, par X..... 385
La science des religions, par Ed. Grimard..... 396
La catastrophe de la Martinique, réflexions, par Algol..... 404
Vieilles notes (*suite*), par Léopold Dauvil..... 409
Phénoménographie, par Falcomer..... 414
M. de Rochas, par Jules Gaillard..... 418
Fabrication artificielle du principe de vie, traduit par G. Béra..... 419
Poésie, par Blanche Sari-Flégier..... 424
Conception rationnelle de l'Univers, par G. Béra..... 425
La Rhabdomancie, par J. de Kronhelm..... 431
Les adversaires du spiritisme, par le Dr Bécourt..... 433
Causerie sur M. P. G. Leymarie, par Diane Mares..... 435
Science et religion, par Consolation..... 438
Le spiritisme en Islande, traduction de G. Béra..... 441
Le laboureur, poésie de Mme de Bézobrazow..... 443
Après vingt ans, par Jean Untel..... 445
Jeux floraux spirites à Barcelone..... 446
Nécrologie : M. Alfred Caron..... 447
Bulletin des sommaires..... 447

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.
Pour les abonnements partent du 1er janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 43 premières années, 1858 à 1900, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 44e année, 1901, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

ALBERT DE ROCHAS

LES

FRONTIÈRES DE LA SCIENCE

Première série :

État actuel de la science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — Le physique de la magie.

Prix : 2 fr. 50

MADAME PIPER

ET LA SOCIÉTÉ ANGLO-AMÉRICAINE

Pour les Recherches Psychiques

PAR M. SAGE

Préface de Camille FLAMMARION

Prix : 3 fr. 50 franco

Vient de paraître :

MATIÈRE, FORCE ET ESPRIT

Ou

Évidence scientifique d'une intelligence suprême.

Par

H.-M. LAZELLE

Colonel de l'Armée des Etats-Unis d'Amérique.

Traduit de l'anglais

Par

C. MOUTONNIER

Ancien professeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Paris.

Membre de l'Institut psychologique International.

Prix : 2 fr. 50.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT..... 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'Inconnu et les Problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir..... 3 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages très recommandé..... 3 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE..... 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriques, magnétiques et humains, 24 figures très curieuses, hors texte, brochure in-8°..... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux..... 2 fr. 50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme..... 0 fr. 50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**..... 0 fr. 50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon ; grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe. 2 fr. Port payé..... 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XX^e^ siècle..... 2 fr.

ED. GRIMARD : **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste..... 2 fr.

Très belle photogravure d'ALLAN KARDEC, 23 × 29..... 0 fr. 50

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève..... 2 fr. 50

BLANCHE SARI-FLÉGIER : **L'Ordre et l'Idéal**..... 0 fr. 50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par Henri CONSTANT..... 3 fr. 50

E. BOSC : **Vie ésotérique de Jésus-Christ**, grand in-8°..... 8 fr.

PAUL FLAMBART : **Influence astrale.** Essai d'astrologie expérimentale, avec de nombreux dessins de l'auteur et planches hors texte..... 3 fr.

FLOURNOY : Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie, in-8°, 21 figures..... 5 fr.

Etude spirite : Dieu et la création, par RENÉ CAILLIÉ, ingénieur, 4 fascicules reliés en un volume ; reste deux exemplaires à..... 7 fr.

Animisme et Spiritisme (épuisé), vol. in-8 illustré, de 700 pages sur papier de luxe, par ALEXANDRE AKSAKOF, Conseiller d'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie. 20 fr.

La Survie, sa Réalité, sa Manifestation, sa Philosophie. — **Echo de l'Au-Delà**, publiés par **Mme Rufina NOEGGERATH**, avec préface de **Camille FLAMMARION**, 1 volume in-8 de 400 pages, avec couverture illustrée par F. Hugo d'Alési.. 3 fr. 50

ALBERT DE ROCHAS. — Recueil de Documents relatifs à **La Lévitation**, prix diminué pour les abonnés de la *Revue* ..... 1 fr. 50

Dans les Temples de l'Himalaya et dans le Sanctuaire par A. VAN DER NAILLEN, 2 volumes. Traduits par le Dr Daniel, chaque volume, 3 fr. 50. Les 2 volumes.. 6 fr.

Nouvelles Esotériques, M. A. B. (Mme Ernest Bosc) avec préface, notes et postface de J. MARCUS DE VÈZE. Le sacrilège. — Le drapeau noir. — L'ombrelle verte ou la Jettatura. — Lysmha la Korrigane. — La Roche-du-Maure ou la Roche-Vidal. — 1re série..... 3 fr.

La suggession mentale ou la Grande Denise, par M. A.B. (Mme E. Bosc). 3 fr. 50

Règne de l'Esprit pur, par Ch. Fauvety, volume relié..... 2 fr. 50

LÉON DENIS. — **Pourquoi la vie**..... 2 fr. 50

LÉON DENIS : **Après la mort**, 12e mille..... 2 fr. 50

— **Christianisme et spiritisme**..... 2 fr. 50

L'amour et le mariage selon le spiritisme, par J.-E. GUILLET..... 3 fr.

GABRIEL DELANNE : **L'âme est immortelle**. Démonstration expérimentale. 3 fr. 50

LOUISE-JEANNE : **Le Messie de Nazareth**. Jésus est-il Dieu?..... 2 fr. 50

Planchette à médium PERFECTIONNÉE, NOUVEAU MODÈLE, facilitant la médiumnité. Prix : 5 fr. 50, emballage et port compris. 5 fr. pris à la Librairie, sans emballage.

Les Années de la Revue, de 1868 à 1863 et 1873, 1874 étant épuisées coûteront désormais 10 francs chacune.

ALBERT JOUNET : **Jésus-Christ d'après l'Evangile**, gr. in-8e de 420 p. 5 fr.

Recueil de prières spirites, broché, 0 fr. 75, relié..... 1 fr. 50

Boîte à musique de 0 m. 65 de longueur, 8 airs..... 75 fr.

P. VÉRDAD-LESSARD : **Politique, de bon sens et politique de folie** à propos des élections législatives de 1902..... 0 fr. 50

Méthode de clairvoyance psychométrique, par le Dr PHANEG, préface du Dr Papus..... 1 fr. 50

Mme A. FÉRON : **L'Homme**. Origines, luttes, destinées. Précédé d'une lettre-préface de Camille Flammarion, 112 pages..... 0 fr. 50

A. MAJEWSKI, médium guérisseur et voyant, magnétiseur masseur, diplomé de la Faculté des Sciences magnétiques de Paris, auteur de la Médiumnité guérissante. Massage médical orthopédique, magnétisme thérapeutique, traitement des maladies du système nerveux, Possession, Obsession, Hystérie, Anémie, Maladies de la Peau, de l'Estomac, du Ventre, du Cœur, du Foie, des Reins, de l'Hydropisie, de la Paralysie, Rhumatismes, des Maladies de la Femme et des Enfants. — *Reçoit à Paris, 189, rue Lafayette, les Mardi, Mercredi, Vendredi et Samedi. Clinique même adresse le Lundi et le Jeudi, de 8 heures à midi.*

Mme MATHIAS, médium-guérisseur, et voyante, 38, rue de Flandre.

Mme SAMIER, massage médical, magnétisme curatif, 16, rue Beautreillis. Paris.

Mme DAVID, masseuse médicale praticienne, diplômée, 1, rue de Chéroy, Paris.

Mme BURGLIN, médium-guérisseur, 33 bis, rue Magenta, à Pantin (Seine), se rend à domicile, nombreuses cures attestées.

Groupe de Mme JOLLY, guérisseuse et masseuse, rue d'Eupatoria, 13, Ménilmontant. le mercredi et le jeudi à 8 heures du soir. — Mercredi : école ; jeudi : séance.

M. CHARLES ANDRÉ, 6, rue de Provence, magnétiseur, soigne à domicile, lui écrire.

Mme PONTET, graphologue et chiromancienne remarquable, prix modérés ; 4, avenue de Clichy, 2, passage Clichy, escalier B, au 1er Etage, excepté le jeudi et le samedi.

Mme POTIER, **Médium écrivain**, 45, rue de la Plaine, à Billancourt.

Mme J. PETIT, **Medium à incarnation et voyante**, 125, rue de Vaugirard. Tous les jours de 2 à 6 heures, excepté le dimanche et le jeudi.

M. Sylvain ALBERT, médium guérisseur, masseur, 116, rue du Chemin Vert (Père-Lachaise), tous les jours de 2 à 5 heures ; les lundis et vendredis de 7 à 8 heures.

Groupe Régnier, séance de voyance à 8 heures du soir le dimanche et le mercredi. Mme Régnier reçoit tous les jours de 1 heure à 7 heures du soir, rue Vallette, 21.

Dessins médianimiques obtenus par un médium très remarquable dont la presse spirite s'est déjà beaucoup occupée. Mme Aline Teissier, demeurant rue des Bernardins, n° 44 (près le square Monge). Visible de 1 heure à 4 heures; elle est créatrice de dessins scientifiques variés (style de l'Inde) représentant la transformation du végétal en animal, excessivement étranges et curieux. Ces travaux médianimiques sont livrés aux connaisseurs et aux amateurs, aux prix de 5 et 10 francs. Mme A. Teissier est aussi médium écrivain.

Nous recommandons Mme HENRIQUITA, chiromancienne scientifique, 5, rue de l'Arc-de-Triomphe, entresol, porte à gauche.

AVIS

Pension de famille, *au bord de la mer.* — Un de nos vieux amis, habitant la côte normande avec ses enfants, prendrait un jeune pensionnaire, français ou étranger, âgé d'au moins 12 ans. — Vie de famille. — Éducation spirite. — Prix modérés.

Pour tous renseignements s'adresser à Mme P. G. Leymarie.

Médaille d'or a l'Exposition internationale de Paris 1900



Les pilules anti-névralgiques du Dr Cronier sont très recommandées

---

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

Une demoiselle de 27 ans, habitant près de Bar-sur-Aube, sachant repasser et bien coudre, désire se placer comme femme de chambre à Paris ou en province, dans une famille spirite de préférence Très bonnes références. S'adresser au bureau de la *Revue*.

Une Demoiselle de bonne famille Arménienne, connaissant le français, l'allemand, le roumain, l'italien, le grec, bonne musicienne, désire un poste de demoiselle de compagnie auprès d'une dame ou d'une demoiselle, préfère une personne voyageant. S'adresser au bureau de la Revue.

Le Groupe spirite « La Justice » prévient ses nombreux amis de l'ouverture de ses réunions, qui auront lieu tous les *vendredis* à 2 heures et tous les 1er et 3e dimanches à 2 heures, 8, rue Béranger (Place de la République).

SIUOL YDEUG

LE CARACTÈRE

LA

DESTINEE

RÉVÉLÉS

Par les lignes de la main.

Beau volume illustré de 200 planches tirées en deux couleurs

Ce livre, d'une lecture attachante, laisse bien loin le côté fantasmagorique de la magie et de l'astrologie, pour ne s'occuper que des lignes de la main tracées par le passage du fluide nerveux venant du cerveau. Les signes contenus dans ce livre n'ont été acceptés par l'auteur qu'après de nombreuses preuves, en présence de faits typiques qui accidentent la vie humaine. L'utilité de cet ouvrage, qui contient plus de 200 exemples frappants, est de permettre de juger les caractères et de prévoir les événements qu'ils doivent entraîner. Mais le côté le plus captivant, c'est la pénétration du labyrinthe des cœurs, où l'on constate l'amour et le bonheur.

Prix de l'exemplaire broché..... 3 fr. 50

Langage astral. Traité sommaire d'astrologie scientifique avec un recueil d'exemples célèbres, par PAUL FLAMBART, ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

Un vol. in-8 avec de nombreux dessins de l'auteur..... 6 fr.

Ce livre fait suite à « Influence Astrale » (3 fr.), où l'auteur avait montré que l'astrologie véritable n'est pas une croyance, mais bien une *expérience*, malgré la réputation qu'elle a encore aujourd'hui. Le « Langage astral » indique la voie expérimentale à suivre pour le vérifier. L'ouvrage, dont la partie mathématique est aussi réduite que possible, n'est pas écrit pour quelques-uns ; il s'adresse à tous ceux qui, librement, cherchent la vérité et désirent expérimenter eux-mêmes.

L'auteur n'a pas plus cherché à *occulter* la science qu'à la *vulgariser* en la faussant. Son seul but est d'exposer, avec exemples à l'appui, des vérités qu'il a contrôlées, et d'indiquer à d'autres la marche à suivre pour le faire.

L'antique faveur que cette science-là trouva jadis auprès des gens d'études et des intelligences d'élite doit légitimer toute recherche sérieuse sur la question. L'astrologie a toujours eu ses ennemis et ses défenseurs, et le *petit nombre* de ceux qui la vérifient n'a jamais altéré la *preuve* des vérités qu'elle contient.

« Science immense » comme a osé l'appeler Balzac, elle préoccupe de plus en plus l'esprit moderne qui hésite entre l'aveu gênant d'une duperie de deux siècles qui l'ont condamnée, ou une négation ironique qui n'a plus guère de prise aujourd'hui sur les esprits sérieux et libres.

Le « Langage astral » expose avant tout l'outillage nécessaire pour trancher la question autrement qu'avec des bons mots, mais n'impose de dogme à personne.

NOUVEAUTÉS

COMTESSE MÉLUSINE. *L'Initiée ou de la régénération de l'atavisme psychique.*
Infiniment curieux, ce volume au titre prometteur de philosophiques déductions. Et certes déductions, discussions, polémiques n'y manquent pas. Mais que d'idées remuées là dedans, trop peut-être pour nos cerveaux imbus de préjugés littéraires !
L'auteur, avec une facilité déconcertante, pratique l'art de « passer du grave au doux, du plaisant au sévère ».
Imaginez du Platon où se serait glissée en maint endroit quelque anecdote que l'on dirait sortie de quelque cerveau médiéval, en apparence déséquilibré de recherches bouffonnes. Oui, du Platon par les idéologiques aspirations et, atténuant leur gravité, de longs alinéas que ne dédaigneraient point un Alphonse Allais, un Courteline, un Raphaël Viau, ces maîtres de la belle humeur contenporaine.
Lisez l'*Initiée* si vous voulez à la fois penser et sourire. In-12 de 600 pages 3 fr. 50 franco..... 4 fr.

Méthode de Clairvoyance Psychométrique, par G. Phaneg, docteur en hermétisme. Prix 1 fr. 50. Ce petit volume intéressera tout particulièrement les curieux de l'occulte. C'est un exposé concis et attrayant des résultats extraordinaires auxquels peut mener un entraînement méthodique des facultés psychiques. — On y trouve l'explication de la clairvoyance et de la clairaudience ; de la vision psychométrique de l'état astral ou mental d'un être humain ; et on y rencontre aussi les traces de ce que les occultistes appellent la « mémoire de la nature. » Aussi ces souvenirs d'un psychomètre dont l'auteur est un professeur ès-sciences occultes sont-ils une nouvelle et curieuse manifestation du mystère.

Les indiscrétions de la main. Texte original de MAITRE ANDRIEU CORUM ; Translaté de Latin en nostre vulgaire Françoys par Jehan de VERDELLAY, astrologue du XVI^e^ siècle..... 1 fr.

Dr MAURICE ADAM : La Tradition celtique et ses adversaires..... 3 fr. 50
Révélations prophétiques : Instruction. — Morale. Initiation par la voyante-prophétesse, Mme Camille CLAVEL GRATIEN. Cette brochure, vendue 5 francs, donne droit à la demande d'un conseil et indique l'adresse de la voyante.

Premier journal polonais spirite « MERVEILLES DE LA VIE ». Directeur M. *Vitold Chlopicki*, 30, rue Vilcza, à Varsovie. 3 numéros parus.

J. W. ROCHESTER (W. Krijanowsky) : Récits occultes..... 3 fr. 50

Un ancien officier, sorti de Saint-Cyr, officier supérieur de territoriale, ayant dirigé une importante industrie, haute honorabité, connaissances générales étendues, désire, à la suite de revers de fortune, trouver un emploi de confiance ou de surveillance ; tel que : secrétaire auprès d'un homme politique, d'un administrateur ou du directeur d'un grand établissement.

Ecrire à la *Revue* aux initiales L. S. G.

Les mystères de l'être, son origine spirituelle, ses facultés secrètes, ses pouvoirs occultes, ses destinées futures dévoilées par le Dr Ely Star.

Un volume gr. in-8° de 370 pages, avec dessins explicatifs et portrait de l'auteur
Prix..... 15 fr.

Les sages de l'antiquité recommandaient à leurs néophytes de chercher avant tout à se connaître eux-mêmes, parce que cette connaissance ultime (d'après eux), est la base de toutes les sciences psychiques.

La lecture de l'ouvrage de M. Ely Star a ceci d'attrayant qu'elle révèle l'homme à lui-même en expliquant la genèse des âmes, le pourquoi de leur chute et la possibilité de leur réintégration, en un style clair, concis, attachant et prodigieusement suggestif.

Après la première partie, qui traite spécialement des *principes* de l'être, la seconde partie du livre aborde l'explication des *lois* naturelles dont le nombre, la forme et les couleurs forment l'unique trilogie. Puis, le livre troisième expose *les faits* découlant des principes et des lois dans le mystérieux domaine de la Magie, et dans les phénomènes dits « Miracles » produits par des êtres de sainteté.

Pour un livre de divulgation scientifique, celui-ci a au moins le rare mérite de se laisser comprendre facilement. L'idée, que l'auteur maintient toujours à une altitude très élevée, y est présentée au lecteur d'une manière si simple qu'on se l'assimile sans efforts.

Ce livre sera lu avec plaisir et profit par tous ceux que préoccupent ces troublantes questions : — D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?

Paris. — Typ. A. DAVY, 52 rue Madame. — *Téléphone*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. N° 7. 1er Juillet 1902.

LE DIABLE ET L'EGLISE

I

LA THÉORIE DIABOLIQUE.

« Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits ».

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur les nombreuses théories par lesquelles on a cherché à expliquer jusqu'à ce jour les phénomènes spirites, on se rend aisément compte qu'elles peuvent se ramener à trois principales :

1° La théorie spirite; 2° les théories scientifiques; 3° la théorie diabolique.

Cette dernière est naturellement celle de l'Eglise. Elle consiste à soutenir que quand les manifestations ne proviennent pas, d'une façon consciente ou inconsciente, du médium ou des assistants elles sont l'œuvre du diable. « Ce ne sont pas, dit l'Eglise, les âmes des défunts qui interviennent dans les séances spirites, c'est toujours le Démon ; et comme, suivant les auteurs sacrés, il est le « Père de mensonge », comme « dès le commencement il fut homicide », il ne peut venir de lui que le mal et l'erreur ; la Foi religieuse est en péril ; et c'est à bon droit que l'Eglise, dans sa sagesse, interdit un commerce si coupable, et défend des pratiques si funestes ».

Cette thèse, qui fait sourire le libre-penseur, et hausser les épaules aux sceptiques, est plus habile qu'on ne croit, quand elle s'adresse à « la masse », encore indécise, qui ne s'est pas entièrement libérée des préjugés résultant de l'éducation religieuse reçue pendant une longue série de siècles. On s'imagine y avoir répondu quand on a fait remarquer que, si les mauvais Esprits ont toute liberté pour agir, il n'y a aucune bonne raison pour que les bons Esprits ne jouissent pas du même avantage. C'est à peu près ce qu'Allan Kardec a objecté en peu de mots. La plupart des spirites se contentent le plus souvent de traiter la question par le mépris, et de nier purement et simplement l'existence du Diable personnel. L'Eglise fait alors remarquer que nier l'existence du Diable est évidemment chose commode, mais que ce n'est pas un raisonnement, que cela ne prouve pas en tout cas qu'elle ait tort d'affirmer son existence, qu'il semble que l'on cherche surtout à éviter d'en parler, et qu'on soit soucieux, en niant l'éternité des peines, de se faire illusion sur le châtiment, afin d'avoir sans doute plus de liberté pour commettre le mal. On laisse ainsi des armes sérieuses entre les mains de l'Eglise; et elle s'en sert, comme elle l'a toujours fait avec beaucoup d'habileté, pour maintenir sous la terreur le troupeau des fidèles, et ramener les égarés, en faisant grand bruit de certaines manifestations, qui proviennent incontestablement d'Esprits mauvais, et de certaines séances, où l'opposition énergique du clergé a créé des conditions psychiques, capables de neutraliser l'action des invisibles. L'Eglise agite alors son épouvantail favori, se hâte de conclure du particulier au général, et omet soigneusement, suivant sa tactique habituelle, de citer tout ce qui est contraire à sa thèse. Les esprits timorés n'approfondissent pas, tendent la tête au joug accoutumé et tout rentre pour quelque temps encore dans l'obéissance séculaire.

Il nous semble qu'on n'arrivera jamais à aucun résultat par le système de discussion employé jusqu'ici envers l'Eglise. N'oublions pas que pendant dix-huit siècles elle a régné despotiquement sur le monde, grâce à la peur de Satan et de l'enfer éternel, et que ceux qui sont susceptibles de se laisser dominer de nos jours encore par les mêmes motifs sont très nombreux en

tous pays. Cette colossale puissance de l'Eglise les intimide. On leur représente habilement sa marche triomphale à travers les siècles attribuée au secours divin, ses œuvres de charité et de dévouement, la morale de l'Evangile, les vertus de tant de héros chrétiens, la constance et la foi des martyrs, l'autorité des grands noms qui l'ont soutenue. De tout cet imposant ensemble on tire la conclusion que si tant de gens éminents ont cru et pratiqué cette doctrine il doit y avoir là au moins quelque chose de vrai, et comme, à tout prendre, l'Eglise à notre époque ne peut plus faire grand mal, on suppose qu'elle peut encore faire beaucoup de bien. L'incertitude profite comme toujours à l'accusé, et l'on oublie que pendant qu'on lui fait certaines concessions, elle n'en fait aucune, et qu'elle n'abandonne ni un dogme ni une prétention. Là où elle suppose que la Foi est en péril, — et il est évident que les enseignements des Esprits ne s'accordent pas avec le dogme religieux — il ne peut être question d'accommodement, et elle ne transigera jamais. C'est donc une utopie, de la part des catholiques et des chrétiens de toute confession, de rêver qu'ils pourront amener l'Eglise à modifier sa doctrine dans le sens plus rationnel de l'enseignement spirite, et de discuter avec elle.

A ce propos, il y a, même dans les rangs spirites, une grande tendance à confondre la Foi-Doctrine, avec la Foi dont parle J.-C., qui n'est autre que la confiance en Dieu, appuyée sur la volonté humaine, suivant le précepte « Aide-toi, le ciel t'aidera », le seul fécond et efficace sur la terre.

Les Eglises ont toujours cherché à créer à leur profit une confusion entre la Foi véritable, base de la Religion universelle, et la Foi dogmatique. La Religion elle-même est une chose très diversement comprise. Ce doit être, et c'est uniquement, l'union des hommes entre eux (en comprenant dans ce mot « homme » l'humanité sur la terre et dans l'au-delà), et l'union des hommes avec Dieu. Elle répond au besoin le plus noble et le plus intime de nos âmes. C'est le plus saint de tous nos sentiments.

L'Eglise, au contraire — si elle ne justifie pas absolument de son origine divine — n'est plus qu'une institution humaine, participant par suite à toutes les erreurs et à toutes les passions de l'humanité. Sous prétexte de propager la Foi et d'interpréter la Religion, elle n'aspire — nous parlons des prêtres en général, de tous les temps et de tous les pays, souvent inconscients du principe faux qui les guide, et sans acception de secte, sans faire aucune personnalité (1) — elle n'aspire qu'à la domination temporelle par la domination

(1) Il est bien entendu que, dans cette étude, nous n'apportons aucun sentiment hostile contre qui que ce soit ; nous respectons et vénérons tous les hommes sincèrement pieux, convaincus, dévoués et charitables. Nous savons que parmi le clergé le cœur vaut mieux que la raison. Cette étude est toute de raison, de bon sens et de vérité, elle n'a aucune tendance contre les véritables vertus.

des esprits, qu'à l'échange de prétendus biens spirituels contre les biens matériels : elle exploite le sentiment religieux en s'attribuant un crédit imaginaire auprès de la divinité. C'est par conséquent une imposture, la plus indigne de toutes ; c'est une entreprise impie, puisque, pour admettre que Dieu ait délégué ses pouvoirs sur l'homme à des hommes, il faut admettre qu'il soit absent ou impuissant. L'impossibilité évidente d'une telle délégation de pouvoirs aurait dû suffire, à défaut d'autre preuve, à tout cerveau ayant quelque notion de la divinité et de l'infériorité de l'homme, et quelque peu exempt de cette « hypertrophie du moi » qui est le fléau des races dans l'enfance, pour faire soupçonner que les textes sur lesquels on s'appuie sont apocryphes ou mal interprétés. La seule excuse du clergé honnête est, avec la routine et l'inconscience, l'orgueil enfantin et sans bornes de l'humanité.

C'est ainsi que les défenseurs maladroits et vaniteux de l'Eglise, après avoir soutenu qu'ils savent pertinemment que c'est le Diable qui dirige le spiritisme, parce que les enseignements des Esprits sont subversifs de la Foi et de la Religion tels qu'ils les conçoivent, n'hésitent pas à ajouter que c'est le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu lui-même, qui a inspiré et inspire toujours l'Eglise, l'Ecriture sainte, les papes, les conciles et les Pères.

Il est assez difficile de prouver la non-existence du Diable et par suite sa non-intervention dans les manifestations spirites, puisque l'on admet par définition que le Diable est partout, qu'il sait tout, qu'il peut tout, même faire le vertueux ou l'imbécile à l'occasion. Il est certain que, dans ces conditions, il peut parfaitement assumer les rôles variés dont nous avons des exemples dans les séances spirites, les meilleurs comme les pires, les plus probants comme les plus douteux. Ce n'est donc pas sur ce terrain qu'il faut se placer. Chacun des adversaires pourrait soutenir indéfiniment ses prétentions et la question n'avancerait pas d'un pas.

Mais si l'Eglise a supposé les caractéristiques du Diable de façon à fermer la bouche à ses contradicteurs, en inventant un personnage protéiforme qui s'adapte à toutes les situations, il nous est très facile de lui répondre en renversant les rôles et en nous plaçant sur son propre terrain ; car si le Diable est connu par supposition, par supposition aussi nous pouvons admettre son existence, et regarder suivant l'axiôme juridique, à qui il est le plus utile, « cui prodest » et par conséquent de quel côté il se trouve s'il existe. Et comme les attributs de Dieu ne sont pas des hypothèses, et que tout le monde est d'accord à cet égard, nous verrons, par manière de vérification, si l'Eglise est véritablement fondée à se dire inspirée de lui.

« On reconnaît l'arbre à ses fruits » dit l'Evangile (dont l'Eglise ne nous contestera pas l'autorité). « Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits ni un mauvais arbre de bons. »

Eh bien ! l'Eglise catholique est un arbre qui a dix-neuf siècles d'existence. Si l'Esprit-Saint ne l'a pas quittée et ne la quitte jamais elle n'a dû porter que de bons fruits. Une seule défaillance, et nous serions en droit de douter de la permanence de l'action divine. Nous savons bien que le clergé rejette Satan avec horreur, mais le Diable est si malin qu'il est bien capable de se faire vilipender pour mieux s'introduire et se maintenir dans la place, et pour lutter contre le Christ, son ennemi, en feignant, comme Judas, le plus grand respect pour lui.

Nous avons une pierre de touche infaillible. Le Diable, avons-nous dit avec les écrivains sacrés, est le *Père du mensonge* ; dès le commencement il fut *homicide*.

Dieu au contraire est par excellence : *la Bonté*, *la Justice*, *la Vérité*, *la Puissance*, *l'Immuabilité*.

Par conséquent, là où ces qualités feront défaut, là où nous trouverons *le mensonge*, *l'erreur*, *les ténèbres*, *l'homicide*, nous reconnaîtrons la marque de l'Être mauvais, dont le suprême plaisir, dit encore l'Eglise, est de se faire passer pour Dieu.

Nous allons donc examiner, sans nous arrêter aux termes conventionnels, si, malgré ses dénégations, les actes de l'Eglise indiquent une direction diabolique, et si l'erreur s'introduisant dans les textes sacrés, ne décélerait pas une inspiration qui n'a rien de divin. Nous nous excusons auprès des lecteurs pour qui ce sujet est, soit ennuyeux, soit rebattu et épuisé.

II

LES CRIMES ECCLÉSIASTIQUES

« Bienheureux ceux qui sont *miséricordieux*, parce qu'ils obtiendront miséricorde... Bienheureux les *pacifiques*, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu... Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : *Vous ne tuerez point*, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement. Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement, et que celui qui dira : vous êtes un fou, méritera d'être condamné *au feu de l'enfer*... Et moi je vous dis : *Aimez vos ennemis*, *faites du bien à ceux qui vous haïssent* et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, *afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux*. »

Telles sont les paroles du Christ à ses disciples, et il suffit d'ouvrir les premières pages de l'Evangile pour les découvrir. On pourrait multiplier les citations de cette sorte, mais celles que nous avons rapportées suffisent pour montrer quel doit être l'esprit des disciples du Christ : *Vous ne tuerez point* ; *aimez la miséricorde*, et *la paix* ; sinon L'ENFER SERA VOTRE PATRIE;

aimez vos ennemis et ceux qui vous haïssent, *sinon vous n'êtes plus les enfants de Dieu, c'est le Diable qui devient votre père et votre conducteur.*

La liste des crimes que nous allons énumérer sera notre seule réponse. Le rapprochement est suffisamment éloquent. Cette énumération est fort loin d'être complète, car nous l'empruntons à une femme, Suzanne Gay, qui dans la « Vie de Fletcher » a eu l'occasion de traiter incidemment ce sujet, qui n'est pas le but de son ouvrage. Voici donc quelques faits, difficiles à nier d'ailleurs.

« Dès l'an 385, les évêques Ursatius et Ithacus faisaient périr des *Priscillens*, pour cause d'hérésie.

En 412, une jeune femme noble, instruite, fut assassinée par les moines de Saint Cyrille à Alexandrie parce qu'elle enseignait la philosophie païenne. Son corps fut lacéré. (Ici se place une lacune considérable, l'auteur oubliant de mentionner les persécutions contre les premiers hérésiarques : Gnostiques, Ariens, Nestoriens, Pélasgiens, etc., qui remplissent les premiers siècles de l'Eglise).

En 782, à la demande du pape Etienne III, Charlemagne fit décapiter en un jour 4 à 5.000 *Saxons* à Werden, parce qu'ils refusaient le baptême. Peu après il fit brûler plusieurs personnes qui préféraient le chant ambroisien au chant grégorien.

En 1007 on brûla vifs, à Orléans, plusieurs hérétiques.

En 1134, *Peter de Brueys* fut brûlé en Languedoc pour avoir nié « le baptême des enfants » et la « transubstantiation. »

En 1155, *Arnaud de Brescia* fut étranglé pour avoir professé cette « doctrine damnable et hérétique » que le clergé ne doit vivre que de dons volontaires.

En 1160, *les Vaudois*, réformateurs, ayant pour chef Peter Waldo, et qui s'opposaient aux prétentions du pape, furent cruellement persécutés. Beaucoup furent brûlés vifs. 3.000 environ périrent en France, y compris des enfants en bas-âge.

En 1209, *les Albigeois*, autres réformateurs, qui adhéraient à une forme de christianisme moins corrompue, furent massacrés pour hérésie à Béziers. Suivant les calculs les plus modérés 30.000 *personnes* périrent pendant cette persécution. A Lavaur, 400 *personnes* furent brûlées vives en une seule fois. *Un comte hérétique* fut étouffé. *Sa femme, sa fille et sa sœur* furent brûlées sur le même bûcher. *Un autre noble* fut pendu avec 80 *personnes* de sa maison. La province du Languedoc fut saccagée. Le pape Innocent III accorda des indulgences à tous ceux qui avaient participé à cette croisade, qui dura soixante ans.

En 1215, un concile décréta que tous les princes devaient jurer d'*exterminer* tous ceux que l'Eglise désignait comme hérétiques. Le pape réclama l'autorité spirituelle universelle. La confession fut instituée.

En 1208, le tribunal de la *Sainte-Inquisition* fut établi, et saint Dominique nommé Inquisiteur général.

En Angleterre, pendant le règne de Guillaume le Conquérant, les nobles et les évêques s'unirent pour dépouiller et torturer le peuple. Tout le pays fut dévasté, pillé et opprimé. La *grande Charte* fut dénoncée par le pape Innocent III.

Les Juifs, sous les règnes de Richard Ier, Jean et Henry III furent massacrés, torturés, dépouillés, et, en 1290, ils furent chassés d'Angleterre et leurs biens confisqués.

Louis XI, dit saint-Louis, à cause de son zèle pour les persécutions, permit à un moine d'établir un tribunal pour la suppression des hérétiques. 183 *hérétiques* et leur pasteur furent brûlés ensemble dans une grange devant l'évêque de Reims, et, en 1249, 80 *hérétiques* furent brûlés à Agen, en présence de Raymond de Toulouse.

En 1222, un synode fit brûler un *hérétique* à Oxford.

En 1267, *Roger Bacon*, accusé « d'avoir fait un pacte avec le diable », subit un emprisonnement qui-dura quatorze années, motif : ses recherches scientifiques.

En 1300, *Sagarelli*, fondateur d'une secte analogue à celle des modernes Shakers, fut brûlé à Parme.

En 1302, on brûla la « Monarchie » de *Dante*. Lui-même, condamné à la même peine s'enfuit et fut excommunié après sa mort.

En 1327, *Cecco d'Ascoli* fut brûlé vif pour avoir affirmé l'existence des antipodes. Orcagna le représenta, dans un tableau, brûlant en enfer. Une bulle du pape Alexandre VI avait proclamé la terre plate et la théorie des antipodes était, par suite, une doctrine perverse et damnable.

En 1348, les *Juifs*, accusés d'être la cause d'une épidémie, furent chassés de pays en pays. Il en périt beaucoup en Europe.

En 1390, les catholiques de Séville, conduits par un prêtre nommé Hernando Martinez, massacrèrent 4.000 *Juifs*. Sous le règne d'Isabelle, après avoir enduré de terribles souffrances, ces derniers furent définitivement bannis.

En 1393, à la demande de l'inquisiteur Borelli, 150 *Vaudois* furent brûlés au Val Louise, et 80 *à Embrun*.

En Angleterre, *les Lollards*, disciples de Wicliffe, subirent la prison et la torture. En 1401, *William Sawtre* fut brûlé. En 1410, *William Thorpe* le fut par ordre de l'archevêque. En 1414, 30 *personnes* furent pendues et brûlées. En 1417, sir Jean Oldcastle (lord Cobham) fut brûlé vif pour hérésie. *Wicliffe* lui-même, appelé « l'instrument du diable », parce qu'il avait traduit les Ecritures, fut déterré après sa mort par ordre du Concile de Constance, en 1415, et ses restes furent jetés dans une rivière.

En 1416, *Jean Huss*, disciple de Wicliffe, fut lâchement trahi et brûlé à

Constance, malgré un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, sous prétexte qu'il est « illégal de tenir parole à un hérétique ». Il refusa de se rétracter. « J'en appelle au Christ », dit-il, et il mourut en priant.

Jérôme de Prague partagea son sort au même endroit. En 1421, Jean Zisca, général des Hussites, pour venger le meurtre de Huss, persécuta la secte des *Beggards*. Les uns furent massacrés, les autres brûlés.

En 1431, *Jeanne d'Arc* fut brûlée vive à Rouen.

En 1408, tous les habitants du Val Louise furent asphyxiés dans une grotte par le légat du pape. 3.000 *Vaudois* périrent.

En 1498, *Jérôme Savonarole* fut pendu pour sédition et hérésie à Florence et son corps fut brûlé. Ses adhérents furent brûlés vifs.

En Espagne, pendant les dix-huit ans du ministère de Torquemada, l'Inquisition poursuivit plus de 105.000 personnes. Suivant la plus basse estimation, 8.800 au moins furent brûlées vives. On infligeait la torture dans des cachots secrets sur le moindre soupçon, et les accusés n'avaient pas de défenseurs. En Andalousie, dans une seule année, on fit périr 2.000 Juifs, 17.000 subirent des châtiments divers. Llorente estime à 4.000 le nombre des victimes des bûchers. En supposant ce nombre exagéré, cela ne fait pas disparaître l'horreur du fait. A Pampelune on brûla simultanément un grand nombre de Juifs pour faire honneur au mariage d'un comte. Le feu de joie qui éclaira la ville en cette occasion doit avoir donné une bonne idée de l'Enfer. On envoya aux galères des milliers d'hérétiques, leurs biens furent confisqués et leurs familles laissées dans l'indigence, mais l'Eglise s'enrichit par ces pieuses croisades...

Ces cruautés, ces spectacles effroyables d'êtres humains brûlés vifs pour le crime d'avoir pensé, ou d'avoir gardé la foi de leurs pères, furent perpétrés avec une barbarie froide calculée pour augmenter les tortures des victimes et de leurs familles et pour terrifier et endurcir le cœur des assistants. Les autodafés d'hérétiques avaient lieu aux mariages royaux. Le roi et la reine étaient assis sur une estrade, les condamnés étaient revêtus de costumes hideux, la tête surmontée de hautes coiffures en papier où étaient dessinés des diables et des supplices. La musique accompagnait le cortège et la messe était célébrée en place publique. Pour compléter cette scène criminelle et impie le grand inquisiteur apportait les évangiles qui contiennent la vie du Christ.

Si l'on songe que presque tous ces inquisiteurs étaient, d'autre part, des hommes de vie pieuse et morale et que les crimes qu'ils commettaient étaient accomplis dans l'intérêt supposé de la religion, croyance qui faisait agenouiller François Ier assistant au supplice des hérétiques en appelant la bénédiction du ciel sur lui et son peuple, *on doit se tenir pour à jamais averti que la Foi n'est pas le soutien de la vérité et que Dieu n'aime pas l'abdication de la raison.*

L'Espagne a jeté sur toute l'Europe une ombre noire. En 1568, une sentence du Saint-Office condamnait à mort comme hérétiques *tous* les habitants des Pays-Bas, quelque chose comme 4 *millions* d'hommes, de femmes et d'enfants ! 50.000 furent mis à mort pendant les règnes de Charles-Quint et de son fils, Philippe II.

En 1611, les Maures furent chassés d'Espagne au nombre de un *million*. Plus de 100.000 furent mis à mort à la demande de l'archevêque de Valence, qui ordonna de les détruire « comme David avait détruit les Philistins, et Saül les Amalécites (1). » L'industrie et la science périrent avec eux, et les pays dévastés devinrent le refuge de bandits. 17.000 Juifs furent expulsés. De son côté, la Réforme fut entièrement étouffée et le pays se couvrit de monastères et de couvents.

En France, en 1525, *Jean Leclercq* fut brûlé vif pour avoir prêché l'Évangile à Metz. *Jacques Pavent* et *Louis de Berquin* eurent le même sort à Paris. Ce dernier eut la langue percée pour ne pouvoir s'en servir à la dernière heure.

En 1534 on brûla vifs à Paris 20 *hommes* et 1 *femme* pour avoir imprimé ou vendu les livres de Luther, et pour hérésie.

En 1539, *plusieurs personnes* qui avaient fait gras le vendredi périrent sur le bûcher.

En 1545, il y eut un *massacre de Vaudois* en Provence, accompagné d'atroces cruautés. Des villes et des villages furent brûlés et avec eux beaucoup de malheureux huguenots.

En 1556 périrent à Toulouse *Jean Escalle*, *Pierre de Lavaur* et plusieurs autres personnes.

En 1560, *Bernard Palissy* fut arrêté pour hérésie. Il eut été condamné au bûcher sans son habileté comme potier qui lui gagna de hautes protections. On l'arrêta cependant une seconde fois et il fut emprisonné à la Bastille, où il mourut.

En 1563 eut lieu le *massacre de Vassy* par le duc de Guise. 60 personnes y périrent, des protestants qui célébraient un office dans une grange. Le clergé compara le duc à Moïse qui avait exterminé « tous ceux qui avaient ployé le genou devant le veau d'or (2) ». On détruisit les églises protestantes et on massacra les huguenots à Paris, à Senlis, à Amiens, à Meaux, à Tours, et dans beaucoup d'autres villes.

En 1572 eut lieu le *massacre de la Saint-Barthélemy*, pendant lequel un

(1) Que de mal a fait la croyance à la sainteté de l'Ancien Testament. On y a trouvé la justification de tous les crimes !

(2) Toujours les exemples funestes puisés dans l'Ancien Testament. Et le Syllabus qui déclare ce livre inspiré du Saint-Esprit ! C'est l'erreur mortelle de l'Église.

grand nombre de protestants furent assassinés à Paris et dans plusieurs provinces. (Un vieux registre de réfugiés huguenots trouvé dans l'église de God's House à Southampton porte qu'il périt cette nuit-là de 12 à 13.000 personnes). Pour cet exploit le pape Grégoire XIII ordonna, dit-on, des réjouissances publiques et la célébration d'une messe solennelle.

En grande Bretagne de semblables crimes furent commis.

En 1528, *Patrick Hamilton* fut brûlé en Écosse pour adhésion à « l'impure hérésie de Luther ».

En 1532 *Thomas Bilney*, ami de Latimer, fut brûlé pour s'être converti au protestantisme.

En 1534, en Écosse, près de Leith, les évêques brûlèrent *deux Ecossais* pour hérésie.

En 1535, en Angleterre, 14 *personnes* de la foi réformée furent brûlées pour avoir rejeté le dogme de la transubstantiation, et plusieurs ecclésiastiques, y compris *Fisher*, évêque de Rochester, et *sir Thomas More*, furent exécutés pour avoir refusé le serment de suprématie au pape.

En 1536, *William Tyndale* fut étranglé et son corps brûlé, pour avoir traduit les écritures.

En 1538, *John Lambert* fut brûlé à Smithfield avec plusieurs autres personnes.

En 1546, l'héroïque *Anne Askew* périt pour avoir embrassé la religion réformée. Bonner la condamna à la roue. Ses membres furent rompus et elle fut ensuite brûlée vive, à Smithfield, avec quatre autres personnes, refusant toujours d'abjurer.

Dans la même année *George Wishart* fut exécuté à Saint-Andrews, à la demande du Cardinal Beatoun, qui assista à son supplice du haut des murs du château, où il fut lui-même assassiné par la suite.

En 1550 *Jean Bocher* fut brûlé.

En 1551 *Van Paris* fut exécuté à l'instigation de Cranmer pour avoir eu des idées « hétérodoxes » sur le Christ.

En Angleterre, sous le règne de Mary, 284 *personnes*, y compris des femmes et des enfants périrent sur le bûcher, en trois ans.

Les évêques Bonner, Gardiner et autres dirigeaient personnellement les persécutions. *Hooper*, *Ridley*, *Rogers* et *Cranmer* furent brûlés pour avoir nié la suprématie du pape et la transsubstantiation. Ils moururent avec des paroles héroïques sur les lèvres. Des remerciements publics furent adressés pour la restauration du catholicisme, et Mary fut proclamée : Défenseur de la Foi.

On peut voir ce qu'était cette Foi aux paroles du cardinal Cajetan, disant à Luther « qu'une seule goutte du sang du Christ suffisant au rachat de toute la race humaine, le reste avait été mis à la disposition de l'Eglise, pour

être employé en indulgences, administrées par les pontifes romains. » C'était une opération de banque avec le sang du Christ comme fonds de réserve! (1) L'Eglise a prêché l'*Évangile de mort* au lieu de l'*Évangile de vie*, et l'on voit les fruits qu'il a produits.

L'esprit de persécution et de fanatisme persista après la réforme, l'union mortelle de l'Église et de l'État persistant malheureusement.

En 1575, 2 *anabaptistes* furent brûlés sous le règne d'Élizabeth, et 200 catholiques romains furent à leur tour exécutés.

En Angleterre et en Écosse seulement on estime à plus de 2 *millions* le nombre des êtres humains qui furent emprisonnés, pendus, brûlés, noyés, décapités ou torturés pour leurs opinions religieuses, en l'espace d'un peu plus de 200 ans.

Dans la dernière partie du XVII[e] siècle on n'exécuta pas moins de 3192 *personnes* comme « Sorciers ».

Sous le règne de Charles II, Sharpe, archevêque de Saint-Andrew, inventeur de l'instrument de torture appelé « les brodequins » remplit les prisons d'hommes et de femmes qui furent torturés; d'autres furent exilés pour hérésie.

C'était courir à une mort certaine que prêcher dans les campagnes. Une soldatesque brutale, commandée par Turner, infligeait aux protestants les plus horribles souffrances. Ils étaient battus, blessés, éventrés, écorchés devant le feu; les femmes insultées. Rois, évêques, prêtres, unissaient leurs efforts. Le clergé présenta à Jacques II une liste de 300 nobles accusés d'hérésie pour qu'il les fit exécuter. Jacques, à l'instigation de Barillon fit brûler devant le Royal Exchange le livre écrit par le pasteur huguenot Claude, racontant les souffrances des protestants français.

Repassons sur le Continent. En 1600 *Giordano Bruno* avait été brûlé à Rome par l'Inquisition, après un emprisonnement de plusieurs années. Son crime était de croire à la théorie de Copernic, et sa sympathie pour la réforme. Il croyait aussi à l'infini de l'Univers et à l'existence de l'essence divine en toutes choses. Il supporta la mort avec une fermeté admirable, et détourna la tête du crucifix, devenu le symbole des crimes ecclésiastiques.

En 1615 *Galilée* fut traduit devant l'Inquisition à Rome, menacé de la torture, forcé d'abjurer ses découvertes et emprisonné. L'Église avait décidé que l'astronomie était l'œuvre du démon; les évêques et les prêtres mettaient en garde leurs troupeaux contre toute découverte scientifique; les

(1) C'est le pape de cette opération, l'épicurien Léon X, qui écrivait au Cardinal Bembo cette phrase monstrueuse que l'histoire a conservée : *Quantum nobis nostrisque ea de Christo fabula profuerit satis est omnibus sæculis notum.* » (On sait de temps immémorial combien cette fable de J.-C. nous a profité).

épithètes d'infidèle, d'athée, de sorcier, étaient les termes les plus doux employés envers les hommes qui essayaient d'enseigner les vérités que toutes les écoles reconnaissent aujourd'hui ; et un passage des psaumes de David ou du livre de Job suffisait à trancher toute discussion sur le système solaire. Voilà la foi ! — Où sont ses fruits : la charité, la tolérance, le savoir, la vérité, qu'elle est censé produire? N'est-ce pas exactement le contraire qu'elle a produit? Qui pourrait hésiter à conclure? — En ces temps là, lire les œuvres de Copernic c'était risquer la damnation éternelle, et son système fut condamné par Luther aussi bien que par le pape. Lorsque Galilée put sortir des prisons papales, aveugle et désespéré, il ne survécut que peu de temps aux œuvres de la foi.

En 1699 *Vanini* fut brûlé à Toulon, accusé d'athéisme, à cause de son ouvrage : Dialogues sur la nature.

Les églises réformées, imbues de leur côté de l'idée que le salut ne pouvait se trouver qu'en elles, faisaient à leur tour des victimes. Au commencement du xvi^e^ siècle l'espagnol *Michel Servet* vit un spectacle qui peut se voir encore de nos jours : le pape porté au-dessus de la foule qui se presse pour baiser ses pantoufles, tombe à genoux devant lui et le traite comme un dieu. (Paul V s'était même décerné le titre de *Vice-Dieu*, et chose singulière, ce fut le même titre que s'attribua Caligula, seize siècles auparavant). Cette vue excita son indignation. Il alla plus loin dans la réforme que Luther et Calvin, pénétré de l'idée que « Dieu, éternel et indivisible vit dans toute la création, et que son esprit respire dans la nature entière ». Il rejeta entièrement la sombre doctrine de la dépravation universelle, et comprit que l'idée originelle du christianisme avait été obscurcie de bonne heure. Bientôt emprisonné, il fut bassement trahi par un réformateur comme lui, Jean Calvin, auprès de l'Inquisition, qui se montra moins cruelle que lui. Traduit devant le conseil calviniste de Genève, il fut brûlé vif en 1553, avec ses livres. On avait choisi les fagots en bois vert, si bien que pendant une demi-heure (d'autres disent plus longtemps encore), on put contempler l'héroïque martyr, impassible au milieu des tourments, jusqu'au moment où la mort vint lui porter la suprême délivrance. Il mourut en disant : « Je n'ai point mérité la mort, néanmoins je prie Dieu de pardonner à mes ennemis et à mes persécuteurs. Jésus, fils de Dieu éternel, aie pitié de moi ! »

La *guerre de Trente ans* entreprise au nom de la liberté religieuse coûta des millions d'existences et désola l'Allemagne. A la prise de Magdebourg, les hommes, les femmes, les enfants furent égorgés, et la ville réduite en cendres.

En 1655 eurent lieu à la Tour les *Pâques Vaudoises*, massacre ordonné par le duc de Savoie, qui dura plus d'une semaine et fut accompagné de grandes cruautés.

En 1685 Louis XIV *révoqua l'édit de Nantes*, à la prière du clergé. *Un million de huguenots* furent tués, emprisonnés, envoyés aux galères ou exilés. La persécution dura un demi-siècle. Dans le Languedoc seul, 1000 *personnes* furent pendues, brûlées ou rouées et plus de 100.000 périrent des barbaries qui leur avaient été infligées. Les femmes furent insultées, beaucoup furent mises dans les cachots. On employa le couteau et les pinces rougies pour forcer les hérétiques à abjurer. Bossuet et Massillon firent l'éloge de la révocation, comme étant une œuvre agréable à Dieu. L'archiprêtre du Chayla imagina les *dragonnades*, et Clément XI en 1703 prononça la remise absolue et générale des péchés pour tous ceux qui avait participé à l'extinction de l'hérésie maudite, comme avait fait Clément VIII deux siècles auparavant. Des enfants furent arrachés à leurs parents par les prêtres et envoyés aux écoles et aux couvents catholiques, et on détruisit une énorme quantité de Bibles. Si les mourants refusaient l'extrême-onction leurs cadavres étaient insultés et jetés à la voirie. A la porte des Carmes 2 *à* 300 *Camisards*, vieillards, femmes et enfants furent massacrés ou brûlés vifs dans un moulin où ils célébraient un office, et dans les hautes Cévennes 466 *villages* et hameaux furent réduits en cendres. Les quelques huguenots qui survécurent et ne parvinrent pas à s'échapper de France furent envoyés aux galères à perpétuité. On en envoyait encore en 1769 (après les avoir fouettés). Le chevalier de la Barre fut exécuté en 1766 à Abbeville pour avoir manqué de respect à la Vierge Marie. — Est-ce suffisant?

Ainsi pendant 1355 ans la papauté persécuta les malheureux qui osaient penser autrement qu'elle. Il n'y a pas d'abomination que l'imagination puisse concevoir qui ne fût pratiquée dans ces monstrueuses chasses à l'homme, qui marquent l'Eglise chrétienne du sceau d'une éternelle réprobation. Et il y a dans cette Église des prêtres instruits qui écrivent des livres pour démontrer que l'Antechrist et la bête de l'Apocalypse de Saint-Jean ne sont autres que le Spiritisme ! Qu'ils relisent attentivement cette curieuse prédiction, en toute indépendance d'esprit, et ils seront stupéfaits de voir à quel degré d'exactitude elle s'applique à la Papauté et à l'Église catholique.

(*A suivre.*) ***

LA SCIENCE DES RELIGIONS

II

LA DIVERSITÉ DES RELIGIONS

Les lecteurs de la Revue qui ont pris connaissance du premier article auquel a donné lieu l'analyse du travail d'Emile Burnouf sur l'origine des religions, se souviennent sans doute qu'il a été démontré que *le mouvement*, *la vie* et *la pensée* furent les trois phénomènes universels dont nos ancêtres les Aryas ont cherché l'explication.

C'est par l'étude du mouvement qu'ils ont débuté, le mouvement dont le soleil est le centre et le principe générateur.

La chaleur, disons plutôt le feu, a été pour eux, dans ces manifestations diverses, l'agent cosmique dérivé du soleil dont il est en quelque sorte le représentant sur la terre. Le vent, c'est-à-dire l'air mis en mouvement par la chaleur, a été la condition sans laquelle ces manifestations ne pourraient se produire.

Envisageant ces trois phénomènes comme des agents universels, ils les ont identifiés; ils en ont fait une force unique à trois faces diverses engendrant l'innombrable multiplicité des mouvements qui révèlent la vie et auxquels, en retour, préside cette vie elle-même.

Et voilà ce qui fut, dès le début, la forme originaire de la conception d'où surgit, plus tard, le dogme fameux de la *Trinité*.

Le soleil ne fut plus simplement le moteur, il fut *le Père céleste*; le feu fut appelé le *Fils* et le vent fut l'*Esprit* dont le souffle anime et pénètre toute créature vivante. Telle fut la seconde forme de cette trinité, laquelle, on le voit, est de nature psychologique et physiologique, en ce sens qu'elle coordonne autour d'elle tous les phénomènes vitaux de l'univers.

La troisième forme trinitaire comprit les phénomènes de la pensée dont les créatures vivantes nous offrent toutes les catégories sériées, autrement dit tous les degrés, depuis la pensée la plus rudimentaire des animaux inférieurs, jusqu'à celle de l'homme qui s'élève à la conception des vérités générales et des principes absolus.

Il n'est pas inutile de remarquer, en passant, que ceux de nos ancêtres qui ont institué la religion ne se sont pas demandé, comme l'ont fait certains esprits modernes de piètre envergure, si « les bêtes ont une âme, » car ce sont les phénomènes de la pensée et par suite ceux de la chaleur et de la vie qui rendent manifeste la présence de l'âme. Or ces phénomènes se remarquent selon l'espèce chez les bêtes comme chez nous; ils en ont donc

conclu, avec raison, que partout dans l'univers sont associés la vie, le mouvement et la pensée.

Le dieu qui n'avait d'abord été qu'un être brillant (*dêva*), devint donc ensuite un principe de vie (*asura*) et enfin la pensée prise dans ce qu'elle a de plus élevé, c'est-à-dire dans son expression religieuse et sa toute puissance créatrice fut appelée (*brahma*). Et c'est de la sorte qu'est devenu possible aux penseurs des premiers âges de chercher comment ce Dieu unique et suprême pouvait, en se diversifiant dans son action, devenir père, fils et esprit — soleil, feu et vent.

Ce qu'il importe de constater, comme principe fondamental de la science, c'est que la religion primitive fut une conception métaphysique, une théorie, une simple explication synthétique de l'univers visible et invisible. Toutefois une théorie ne pouvant constituer une religion proprement dite, cette religion, il fallut la compléter par l'établissement d'un culte.

On sait que ce culte ne fut tout d'abord que personnel, domestique, c'est-à-dire célébré dans le cercle restreint de la famille, père, mère, enfants et serviteurs; puis il devint public en ce sens qu'un certain nombre de familles vinrent se réunir autour d'un autel commun. Le nombre des prêtres s'accrut dès lors et cela permit aux membres de ces nouvelles églises de donner à leur culte collectif un éclat, un luxe dont les religions domestiques n'étaient pas susceptibles.

Tous ces faits sont mis en lumière par une simple lecture du Vêda dont la date est antérieure à celle de tous les livres connus. Les hymnes qui le composent vont jusqu'à donner le nom « d'initiateurs » à ceux qui ont fait passer le culte de l'état domestique à la publicité. Ces initiateurs, ils les appellent *Ribhous* et, chose curieuse à remarquer, c'est que ce nom répond, lettre par lettre, à celui d'Orphée, le chantre inspiré de la Thrace dont la légende est de tous points analogues à celle de l'antique Ribhou.

L'on est ainsi amené à conclure que toutes les religions aryennes, celles des siècles passés, comme celles des temps modernes, sont identiques dans leur principe fondamental, reposent sur la même théorie et pratiquent le même culte.

Or la théorie était complète, le culte était établi et fixé dans tout ce qu'il a d'organique, c'est-à-dire de symbolique et d'expressif, avant l'époque où furent composés les derniers hymnes du recueil védique que nous possédons.

Depuis lors, rien n'a été modifié par aucune religion dans l'institution primitive. Nos rites qui, pour la généralité des croyants modernes, ne sont plus qu'une lettre morte, nos symboles dont toute signification a désormais disparu, nos légendes elles-mêmes, se trouvent déjà exposées dans l'antique Vêda, presque dans les mêmes termes que nous employons encors aujourd'hui.

Une chose caractéristique et dont il est permis de s'étonner, c'est que l'on ne trouve dans les données de la religion primitive aucune espèce de morale. La conduite de la vie lui est demeurée entièrement étrangère. Les livres sacrés de l'Inde, pas plus que la religion des Grecs, n'ont jamais eu pour objectif de rendre les hommes plus ou moins vertueux. Il leur a pleinement suffi d'avoir formulé leur théorie cosmique et métaphysique.

Ce n'est que plus tard que les églises élevèrent la prétention d'imposer à leurs adhérents des règles de conduite et des commandements moralisateurs.

Tels furent le bouddhisme, d'abord, puis le christianisme, y compris le catholicisme et le protestantisme, surtout, la plus jeune des religions, mais la plus rigide en matière de morale.

Vaines tentatives, après tout, car ce n'est ni la religion, ni la philosophie ni la science, ni même la morale qui modifient les mœurs... Mais tout au contraire les mœurs qui créent la morale, d'âge en âge, suivant les progrès de l'évolution humaine. Oui, la religion reste étrangère à la morale et c'est tant mieux.

S'il en était autrement, quel est l'honnête homme qui ne se hâterait de renoncer immédiatement à la religion, puisqu'il a été surabondamment prouvé par l'histoire qu'il n'est pas d'actions abominables, soit privées, soit publiques, qui n'aient été perpétrées en son nom... et pour son profit, le plus souvent.

Le temps marche, les peuples s'instruisent ou s'abêtissent, et comme les doctrines métaphysiques restent immuables, le divorce est inévitable et ce sont elles qui demeurent la base de toutes les religions qui continuent à mériter ce nom. S'il faut que la religion change c'est à son détriment qu'elle le fait, c'est son arrêt de mort qu'elle signe elle-même et les temples qui demeurent déserts sont là pour le démontrer. N'est-ce point ce qui est arrivé pour les religions de la Grèce et de l'Italie qui ont décliné, puis sont mortes, en pleine civilisation ?

Si la religion demeure étrangère à la morale, combien ne le demeure-t-elle pas bien plus encore à l'égard de la politique, n'ayant absolument rien à démêler avec elle. La religion se mêle-t-elle à la politique, la première s'efface et la seconde, désormais libre, se livre à toutes les excentricités — simplement extravagantes ou franchement criminelles — que peuvent amener les passions des hommes et leurs ambitions plus ou moins démesurées. C'est ainsi que le brâhmanisme s'accommoda à l'état féodal de la société indoue et vécut au milieu d'elle de privilèges et de complète oisiveté.

Mais c'est alors qu'en raison de tous ces abus, les mœurs se modifièrent peu à peu et qu'il vint un temps où une révolution devint inévitable. L'égalité des hommes devant la religion comme devant la loi méconnue et violée.

jusqu'à ce jour, devint la préoccupation de la plupart des deshérités, si bien que le bouddhisme, ayant pour objectif la séparation de l'Eglise et de l'Etat, fût prêché ouvertement. Bien en prît aux réformateurs, car le bouddhisme libéré de ses attaches compromettantes proclama résolument, en matière politique, l'indifférence absolue, en morale, le renoncement aux biens de la terre, la charité, la fraternité universelle, si bien que cette doctrine épurée et à peu près nulle en préceptes religieux, n'en fût pas moins, comme réforme de l'état social et comme révolution politique, spécialement dirigée contre le pouvoir temporel des brâhmanes, un des événements humains les plus grandioses et les plus significatifs.

Quand vint le christianisme, cinq ou six siècles après le Bouddha, il fit en Occident une révolution analogue à celle qu'avait opérée le bouddhisme, bien que dans d'autres conditions. En étudiant les dogmes, les rites et les symboles chrétiens et en les comparant à ceux de la religion asiatique, l'on demeure surpris, non seulement de la ressemblance, mais encore de l'identité que l'on y découvre.

Il n'est nullement douteux que la théorie du Christ, de beaucoup antérieure à la personne de Jésus — puisque dans la Bible ce nom est déjà donné à Cyrus — ne soit aryenne et identique à celle d'*Agni* dans le Vêda. Il en est de même de celle de Dieu le père, nommé tout d'abord *Surya* (le soleil), puis *Brahma*, le Dieu Suprême, comme il en est encore de même pour celle du Saint-Esprit que l'étude la plus élémentaire permet de reconnaître dans *Tâyou* (l'air en mouvement, le vent, le souffle et enfin l'esprit).

Il est donc de toute évidence que le christianisme est la religion aryenne elle-même, venue d'Asie au temps d'Auguste et de Tibère, quelle que soit d'ailleurs la manière dont elle a été introduite, promulguée et vulgarisée.

Dès son aurore, elle fut reconnue et en quelque sorte adoptée par les adorateurs d'Ormuzd. La belle légende des mages venant adorer l'enfant nouveau-né et lui offrir les mêmes présents que les Mazdéens avaient coutume d'offrir à Ahura-Mazda, le premier de leurs grands Esprits, cette légende n'est certes point sans signification. D'autre part, celle du massacre des enfants ordonné par Hérode n'est pas non plus sans portée, étant donné que ce roi, juif iduméen, n'avait d'autre but que de noyer dans le sang et dès son berceau la réforme religieuse qu'il prévoyait et exécrait à l'avance.

Passant à d'autres considérations, faisons remarquer qu'il n'y a point de politique nettement énoncée dans les Evangiles, ni même dans les Actes et les Epîtres, sauf dans l'Evangile de Jean qui est postérieur aux trois autres. Il n'y a pas non plus de métaphysique dans le Nouveau Testament, si ce n'est çà et là, par rapides éclaircies, ainsi que par la théorie du Christ qui s'y trouve même à peine formulée.

Aussi, les Evangiles, en y ajoutant même ceux qui portent le nom plus ou

moins justifié d'apocryphes, sont-ils des documents tout à fait insuffisants pour se faire une juste idée du christianisme primitif. Ils n'en renferment tout au plus que la morale et répondent, aussi exactement que le permet la différence des temps et des lieux, aux *Sûtras* bouddhiques, livres remontant à diverses époques et de valeurs fort inégales.

Quant à ce qui concerne l'Eglise romaine, l'histoire a prouvé et prouve encore tous les jours que l'élément constitutif du catholicisme, élément qui lui vient d'une source étrangère, est de nature toute politique et ne renferme rien de religieux. Lorsque les peuples nommés barbares, presque tous de race aryenne, eurent envahi l'Occident, démembré l'empire romain et constitué des royaumes nouveaux, il arriva que la plus grande puissance pseudo-morale, mais surtout politique, fut celle du clergé, si bien que les sociétés laïques étaient menacées d'être remplacées par une vaste communauté ecclésiastique, modelée sur l'empire romain, simulant les castes orientales et reproduisant en Europe quelque chose d'analogue à ce qu'était la Perse sous le règne de Darius.

Quoi qu'il arrive et quelque passionnée que ce soit la persévérance avec laquelle l'Eglise romaine, de tous côtés assaillie par l'esprit nouveau, défend ce qu'elle croit être ses droits, elle est dans la nature des choses ; mais il est impossible de voir en elle autre chose qu'une institution politique en pleine décadence. Or, comme ces éléments se sont combinés peu à peu avec l'ancienne forme religieuse, il est de toute nécessité qu'ils s'en détachent graduellement. Si ce travail de désagrégation s'accomplissait pour toutes les communions, le monde occidental ne serait plus ni catholique, ni grec, ni russe, ni protestant, il serait chrétien. Et, d'autre part, si pareil émondage pouvait s'effectuer en Asie, chez les autres peuples aryens, notre race entière cesserait d'être ou brâhmanique, ou bouddhiste, ou mazdéenne, ou chrétienne, elle serait simplement religieuse.., Mais que les sectaires fanatiques se rassurent, nous sommes encore bien loin d'un pareil avenir.

Quant à ce que sera la destinée du christianisme, il n'est vraiment pas difficile de le pronostiquer. S'il est vrai que la religion fondamentale était *une* à son origine, la loi qui entraîne le christianisme vers une désarticulation toujours croissante, est exactement la même que celle qui a subdivisé en tant de branches l'institution primitive des Indous, des Perses, des Grecs et des Latins; or, cette même loi s'exécute sans nulle interruption depuis plusieurs milliers d'années et si ce mouvement se continue — ce dont il n'est guère permis de douter — il amènera les sectateurs de toutes les religions à une seule et inéluctable chose : *la religion individuelle.*

Tel est l'ordre du monde moral ; mais la cause qui a fait naître la première et unique religion étant de nature idéale et la parole de Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde », continuant d'être vraie, les chutes succes-

sives des institutions sacerdotales ne sauraient porter atteinte à cette religion transcendantale. La doctrine qui la constitue demeure et vraisemblablement demeurera toujours, parce qu'elle est le résultat d'une vue spontanée des phénomènes et des lois de la nature éternelle.

Nous ne dirons qu'un mot des peuples noirs qui, de temps immémorial occupent le Sud de l'Asie et une grande partie de l'Afrique et qui, adonnés à un grossier fétichisme, y ont noyé jusqu'au dernier vestige de la doctrine primitive. Chaque race d'hommes prend de la religion ce qu'elle est capable de s'assimiler. Alors que les uns, appelés à juste titre les fils de la lumière, y prennent la métaphysique, avec les symboles et les rites spiritualistes qui s'y rattachent, les autres n'y voient qu'anthropomorphisme et allégories mythologiques ou sacerdotales, tandis que d'autres encore n'y puisent que des superstitions grossières au service desquelles ils approprient des cultes barbares qui ne seraient que grotesques, s'ils n'y avaient associé d'abominables sacrifices sanglants où aux victimes animales succédèrent bientôt des victimes humaines. — — Tels hommes, telles religions, ou plutôt telles parodies, presque toujours ridicules et parfois odieuses d'une idée pure, d'une conception grandiose que quelques rares initiés, seuls, ont pu comprendre ou tout au moins respecter.

Ajoutons que les Sémites, surtout ceux de l'Idumée, race imparfaite, bornée et matérialiste, ont fourni leur bonne part, disons plutôt leur triste part, dans cette lamentable déformation des doctrines spiritualistes.

Le rôle joué par la Galilée et par la Syrie aux premiers jours du christianisme, le peu de temps que Jésus passa dans Jérusalem, la similitude de ses doctrines avec celle des Esséniens, dépositaires des traditions aryennes et enfin les rites primitifs et les symboles tels qu'ils sont figurés dans les catacombes de Rome, tout s'accorde à prouver que la religion du Christ ne nous est pas venue des Sémites dont le développement intellectuel s'arrête dès l'âge de dix ans, par suite de la soudure des os de leur crâne qu'ankylose prématurément leur incurable imperfectibilité.

Ce sont des portions de la doctrine aryenne que renfermait « l'ancienne loi » que Jésus est venu non pas détruire, mais compléter. Le mosaïsme d'Israël ne pouvait convenir qu'au peuple de races mêlées dont Jérusalem fut la capitale. Aussi, quand la religion nouvelle fut prêchée en Palestine, rencontra-t-elle pour premiers adversaires les Sémites de la Judée. Ce sont eux qui mirent à mort le promulgateur du nouvel évangile, tandis que les Grecs et quelques Israëlites des pays helléniques adoptèrent sa foi et formèrent les premières Eglises.

La métaphysique que dévoilent les premiers monuments écrits ou figurés du christianisme se rapproche bien plus de celle de la Perse et de l'Inde que la sèche doctrine du Sémitisme. La nature de Dieu n'y est pas encore énoncée

d'une manière dogmatique; mais le Christ y est tellement assimilé au principe commun de la vie et de la pensée que, dans l'Evangile selon Saint-Jean, il est identifié avec la vie, la lumière et la raison, suivant la doctrine panthéiste des Alexandrins, tandis que celle de Rome s'est de plus en plus rapprochée du Sémitisme qui repose sur la personnalité absolue d'un Dieu séparé du monde.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que livré à lui-même et soustrait à toute influence étrangère l'esprit de l'Arya va droit à l'unité absolue de l'être et de la substance. De là résulte que lorsque, nous, Aryas nous comparons entre eux, le Coran, la Bible et le Véda, nous repoussons le premier, où nous ne voyons que l'œuvre d'une race inférieure à la nôtre. La seconde nous étonne sans trop nous charmer, parce que nous sentons que les hommes qui y sont nommés ne pensaient nullement comme nous, tandis que dans les hommes du troisième toute la science moderne a de prime-abord reconnu nos ancêtres. C'est d'eux que nous est venue la lumière qui au travers des milieux changeants s'est propagée jusqu'à nous. Certains de ces milieux ont laissé passer le rayon à peine modifié; d'autres l'ont brisé, décomposé, presque complètement altéré, tandis que d'autres, enfin, où toute lueur a dès longtemps été éteinte, sont demeurés dans de profondes ténèbres.

C'est à la science qu'il appartient de reconnaître par quels chemins l'idée religieuse partie d'Asie nous est plus ou moins directement arrivée et de chercher les causes qui, dans chaque pays, l'ont plus ou moins modifiée. C'est à elle enfin de reconstituer l'unité première de la doctrine, car c'est autour de ce centre que l'humanité gravite et cherche à coordonner ses mouvements.

ED. GRIMARD.

(*A suivre*).

LA CATASTROPHE DE LA MARTINIQUE

Réflexions

L'épouvantable cataclysme qui, en quelques secondes, a détruit Saint-Pierre, causé la mort de plus de 40.000 personnes, plongé dans la douleur et la détresse une multitude de familles, mis la patrie en deuil et jeté dans la consternation le monde entier, un tel malheur ne saurait laisser indifférents ceux qui ont adopté, comme principale règle de leur conduite, la charité, c'est-à-dire la solidarité la plus étroite entre tous les membres de la grande famille humaine. Sans doute, comme spirites, nous pensons que la vie terrestre est peu de chose en comparaison de la vie de l'au-delà, mais nous nous sentons, avant tout, des hommes, c'est-à-dire les frères de ceux qui viennent de disparaître d'une façon si brusque, si inattendue et si lamen-

table, les frères de ceux qui pleurent des êtres aimés, les frères surtout de ceux qui n'ont pas le bonheur de partager nos consolantes croyances. De ces derniers hélas! combien y en avait-il parmi les victimes du désastre? Combien y en a-t-il parmi ceux qui les pleurent? — Que les survivants reçoivent, avec nos secours (la part prise par nous tous à la souscription nationale), nos pieuses et sympathiques condoléances, tandis que nous prions Dieu pour les victimes, lui demandant d'éclairer ces pauvres âmes si violemment troublées et de les rasséréner en faisant succéder pour elles aux heures d'angoisse et d'épouvante les heures d'allègement, de paix et d'espérance.

Se figure-t-on l'horreur des derniers jours d'une ville active et populeuse comme Saint-Pierre. Sur le point du globe que cette ville occupe, les tremblements de terre ont été jadis fréquents; mais ce sont vieux souvenirs presque oubliés; depuis cinquante ans, le volcan de la montagne Pelée est éteint; depuis longtemps, il n'est plus question d'éruption; la sécurité est complète. Soudain, le volcan se ranime, reprend vie et lance une pluie de cendres qui vient produire dans la ville de Saint-Pierre d'étranges et surprenants effets de neige. Ce phénomène excite d'abord la curiosité; mais comme il continue et augmente d'intensité, on commence à s'inquiéter. La population s'agite en divers sens. — Cela ne durera pas; il n'y aura peut-être rien. Cependant de sourdes détonations souterraines annoncent que tout n'est pas fini. Peut-être faudrait-il fuir? — Vous vous représentez cette agitation. Dans les familles bourgeoises, composées du haut commerce ou de l'industrie, de magistrats, de militaires et de fonctionnaires de tous ordres, on se demande quels événements se préparent; on se prend à songer qu'on risque d'être enseveli sous la cendre ou de périr asphyxié; on évoque instinctivement les souvenirs d'Herculanum et de Pompéi; puis on se ressaisit, on se raille de sa peur, de sa pusillanimité. Il faut se garder des exagérations : ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Cependant on fera bien de songer aux choses de l'âme peut-être un peu négligées, de prier, par exemple, de prier souvent, de penser à l'autre vie, de fréquenter les églises et leurs pasteurs. — Il n'y aura rien ; mais il peut y avoir quelque chose. On ne sait pas. Qu'on soit toujours prêt. — Le petit commerce, la petite industrie vont toujours ; les ouvriers travaillent ; on ne peut pas chômer : il faut bien vivre. Parmi ceux-là on est moins inquiet, moins soucieux : on a si peu à perdre. Puis on ignore le danger et on s'obstine à n'y pas croire. Le mouvement des affaires, dans la ville et sur le port se poursuit; on entend rouler, sur le pavé des rues et des quais couverts de cendres, des voitures qui font le même bruit que celui auquel, dans nos cités, nous sommes habitués, certaines matinées d'hiver où le sol est recouvert de neige. — Cependant riches et pauvres, oisifs et

travailleurs se rassemblent et forment des groupes où l'on discute et commente les craintes des uns, les prévisions et les espérances des autres. On dit que le gouverneur est à Fort-de-France. Puis, au moment de céder à la panique, on apprend avec un immense soulagement qu'il est rentré à Saint-Pierre. Si le gouverneur est ici, c'est que, comme on le pensait, il n'y a rien à craindre. — Et puis craindre quoi? — On se rassure et l'on va rassurer les siens; et il semble un moment qu'on s'est forgé des chimères en croyant à un péril quelconque tant on est habile à se donner à soi-même le change sur les craintes dont on se sent obsédé. D'ailleurs, peut-on songer à quitter sa demeure, son emploi, tous ses biens, pour aller où? s'abriter comment? et vivre de quoi? Est-ce que ceux qui pourraient fuir sans courir beaucoup de risques ne restent pas chez eux? Donc on a bien le temps de prendre un parti aussi extrême. Et c'est ainsi; si le péril n'est pas imminent, ou si la panique ne s'en mêle pas, l'homme — on en a que trop souvent la preuve — demeure l'esclave soumis d'intérêts égoïstes et d'habitudes invétérées qui sont pour lui des lois. Cependant nous voici au 8 mai. La nuit a été chaude et lourde; les roulements du tonnerre n'ont cessé de se faire entendre, et la cendre continue de s'abattre sur la ville qu'elle recouvre d'un épais linceul. Les habitants suffoquent; c'est le matin, beaucoup courent dans les rues ou vers la mer. Soudain la terre tremble, la foudre gronde avec fracas, l'air s'embrase, et fait place à un gaz délétère et absolument irrespirable, la montagne Pelée est en feu, la chaleur devient intense; un souffle de mort, prompt comme l'éclair, arrête brusquement la vie dans un large rayon qui embrasse toute la ville, le port et la rade. Tous les êtres vivants qui emplissaient la ville, sont asphyxiés brûlés, foudroyés. En quelques secondes, tout, tout est détruit. De toute cette population qui comptait il y a un instant des hommes vigoureux, des femmes bien portantes, des jeunes gens pleins de force et d'espérance, de gracieuses jeunes filles, de joyeux enfants, d'innocents bébés, des malades, enfin des mourants, de tous ces êtres qui vivaient la même vie, qui s'aimaient, qui partageaient les mêmes travaux, (quelquefois les mêmes querelles), les mêmes études ou les mêmes soucis, eh bien! il ne reste plus qu'un entassement de cadavres informes et défigurés dans un immense et lugubre cimetière, dans une vaste et colossale fosse commune! Est-ce possible, mon Dieu? quoi! vous que nous appelons Notre Père tout-puissant, notre Père miséricordieux, vous pouvez déchaîner de telles calamités sur vos malheureuses créatures? — Est-ce pour les châtier? — Mais pourquoi plutôt celles-ci que celles-là? — Quel mystère cachent donc ces fléaux, que les uns attribuent à la colère divine, et d'autres au hasard aveugle? — Comme si l'Intelligence suprême pouvait avoir nos passions! comme si le hasard, négation de l'ordre admirable que nous constatons dans l'univers, pouvait exister!

Réfléchissons un peu. Depuis le commencement de notre ère, c'est-à-dire depuis 19 siècles, on compte environ une douzaine de cataclysmes plus ou moins importants que celui qui nous occupe. A eux tous ils ont fait moins de victimes que n'en ont fait seulement en France les guerres que nous avons livrées depuis un siècle. L'Europe, il n'y a pas longtemps, a laissé, sans s'émouvoir, égorger deux cent mille Arméniens ; et compte-t-on le nombre des morts dans la dernière expédition de Chine et dans cette fatale guerre entre Anglais et Boers, entre civilisés, et qui a duré 33 mois? Ah ! s'il y a une divinité cruelle, c'est bien l'humanité ! — Oui, peut-être. Mais pourquoi toujours philosopher à propos de tout? pourquoi dans tous les événements faire intervenir une hypothétique providence, et prétendre, malgré tous les démentis infligés, que dans la nature on trouve toujours le remède placé à coté du mal ? Où donc était le remède à la Martinique ? — Les faits se chargent de fournir la réponse. La Martinique passe pour une île où les volcans éteints sont nombreux, où les tremblements de terre ont été fréquents au cours du XVIII[e] siècle : premier avertissement aux populations qui n'ont pas craint d'habiter cette région. En 1851, éruption du volcan de la montagne Pelée, autre avertissement. Enfin, du 3 mai dernier jusqu'au 8, jour de la catastrophe, nombreux et très sensibles avertissements qui, si on en avait tenu compte, auraient contribué à réduire considérablement le nombre des victimes.

C'est donc à la science, aux savants qu'il convient de confier la mission d'étudier ce terrible phénomène des éruptions volcaniques, d'en fixer autant que possible les lois et d'en déduire les justes enseignements qui seront portés à la connaissance de tous. N'est-on pas pas garanti de la peste, du choléra, de la petite vérole, du croup, etc? Pourquoi, dans chaque gouvernement, ne prendrait-on pas des mesures analogues pour prévenir la ruine des cités et la destruction des grandes agglomérations? — Mais, avant tout, qu'on commence à prendre des mesures pour réduire les guerres et les massacres entre nations, et la planète,que certains regardent comme un purgatoire et beaucoup comme un enfer, sera en passe de devenir un monde habitable, presque heureux, un paradis, une terre promise.

En attendant il n'en est pas moins réel que la mort a fauché sans pitié des masses d'hommes, de femmes et d'enfants. Oui, mais qu'est-ce que la mort? — Ce n'est pas, comme les apparences nous le font voir,la cessation de la vie, l'anéantissement du *moi*; non, ce n'est qu'une simple transformation de l'être, la fin d'une étape pour l'âme. Ces victimes,sur lesquelles nous nous apitoyons sont des esprits qui avaient déjà vécu et qui avaient choisi leur destinée en venant sur cette terre d'épreuves. Qui sait si, contre les apparences, elles n'ont pas choisi la plus douce? — Est-ce que quelques-

uns d'entre nous, si non tous, lorsque, réunis à tous ceux qui nous sont chers, nous pressentons ou redoutons quelque accident, nous n'avons pas coutume de dire : — Peu importe que la mort vienne si elle nous prend tous ensemble ? — Et n'a-t-on pas retrouvé précisément cette pensée exprimée dans certaines lettres parvenues de Saint-Pierre et écrites très peu de temps avant la catastrophe.

Ce qui nous plonge dans l'épouvante, c'est la soudaineté de l'événement et la multitude des victimes, des morts. Vues avec nos yeux de chair ces choses sont lugubres, horribles. Mais continuons de projeter sur elles la lumière du Spiritisme. — Ces morts, en quelque nombre qu'ils soient, sont des vivants, plus vivants que nous, puisqu'ils sont débarrassés des chaines matérielles qui nous enveloppent, nous. Ils se sont simplement endormis et viennent de se réveiller dans l'autre vie, en gardant intacte la valeur intellectuelle et morale qu'ils avaient dans celle-ci. Ah! ils n'ont plus de biens matériels, plus de richesses, plus de trésors, de fonctions, de grades ou d'emplois, ni rien de tout ce qui les distinguait ici-bas. De tout cela, on n'emporte rien en mourant. Mais ils conservent tout ce qui fait l'apanage de l'esprit et du cœur : le fruit de leurs travaux intellectuels, leurs qualités et leurs vertus. Le sort des esprits qui se désincarnent en masse n'est pas différent de celui des esprits que se désincarnent isolément. Tous sont accueillis par d'autres esprits sympathiques qui les guident et les entraînent dans la sphère qui convient à leur avancement moral. Si pour la plupart l'épreuve du départ est rude et profondément troublante, pour la plupart aussi la compensation dont ils vont jouir est douce, car les esprits qui se chérissent et que la mort n'a pas séparés ont la joie de se retrouver réunis. Ceux-là seuls sont malheureux que les appétits matériels continuent de dominer; mais ils ne sont pas abandonnés des bons esprits qui se font un devoir de les entourer et de faire servir à leur avancement moral, la leçon saisissante des événements qui ont causé leur désincarnation.

Et nunc intelligite, erudimini ; et maintenant comprenez, instruisez-vous, vous qui pleurez des êtres chers disparus dans l'affreux désastre; comprenez qu'ils ne sont pas arrachés brutalement et sans retour à votre affection ; comprenez que, pas plus que vous, ils ne sont et ne peuvent être les victimes d'un Dieu vengeur. Comprenez que tout est bien dans la vie, que tout a sa raison d'être, et que la douleur même est utile, qu'elle est indispensable, parce qu'elle seule purifie les âmes et les grandit. Et si les doctrines que vous professez ou qui vous ont été enseignées ne satisfont pas vos cœurs endoloris, ne craignez pas de vous instruire à notre école; venez à nous, frères, venez à notre foi, car notre foi console.

Et vous aussi, pauvres terriens, qui marchez à tâtons dans l'ombre en quête de la vérité, vous qui attribuez les fléaux et les calamités à des forces

aveugles ; vous qui croyez à tout ce qu'enseigne la science positive, mais qui, hors de là, doutez de tout et vous ignorez vous-mêmes ; frères égarés, comprenez et instruisez-vous. Vous qu'un même sentiment de sincère pitié a émus, d'un bout du globe à l'autre, vous dont un même élan de solidarité généreuse a entraîné les cœurs, comprenez, puisque vous entrevoyez les premières lueurs du vrai, comprenez que l'esprit est tout, et que son immortalité est prouvée par la fragilité même de son enveloppe de chair ; que l'univers est si grand, et la sagesse suprême si haut, qu'une existence unique ne saurait suffire, je ne dis pas à les connaître, mais seulement à pressentir leur infinie majesté ; et puisque la science positive et matérialiste ne vous révèle pas tout, venez vous instruire à nos côtés ; venez à nous frères, venez à notre science, source de lumière et de vie car notre science éclaire, car notre science fortifie.

ALGOL.

VIEILLES NOTES

(*Suite.*)

Ce jeune sujet était connu de toute la ville de Saint-Denis, parce que je l'avais présenté à l'hôtel de l'Europe et dans la plupart des familles créoles qui donnaient des soirées et qui m'avaient demandé de faire quelques expériences de magnétisme.

Je viens de raconter de lui l'un des faits les plus curieux et, pendant plusieurs mois que je passai à l'île de la Réunion, avant mon départ pour Madagascar. Cossé, Mlle Loubelle et M. Radigué furent les meilleurs de mes sujets, ceux dont je puis parler à vos lecteurs avec quelque chance de les intéresser.

Cossé était d'une sensibilité remarquable et mon pouvoir sur lui était tel que l'ayant regardé dans un bal sans vouloir lui faire nullement la mauvaise plaisanterie de l'hypnotiser, il en eut la suggestion toute personnelle et il s'endormit dans les bras de sa danseuse qui ne s'aperçut de ce cas étrange qu'en remarquant la fixité des yeux de son cavalier, lequel continuait à danser comme un automate. Lorsqu'il passa devant moi je lui soufflai légèrement sur le front en lui disant : « Bonsoir, mon ami... Excellente valseuse que mademoiselle B. ! — Oui, mon capitaine. » Il ne se souvenait de rien. Il s'endormait et se réveillait comme s'il avait ressenti le léger choc d'un bouton électrique que j'aurais pressé par la pensée.

A Saint-Denis, le Barachois, pont en fer qui s'avance dans la mer, est le soir un lieu de rendez-vous agréable où la Société vient jouir de la fraîcheur

pendant la période lunaire. On s'y rencontre, on y fait les cent pas, on y respire la brise de mer qui repose de la chaleur du jour ; les dames et les demoiselles y viennent en toilettes légères, la tête couverte d'une mantille. On y cause sans façons et l'on y amasse quelquefois de ces doux souvenirs que savent si bien vous laisser les gracieuses créoles.

Un soir, que j'y arrivais seul et rêveur, quelques demoiselles m'appelèrent de l'un des grands bancs qui bordent le Barachois et me prièrent d'appeler Cossé en lui suggérant l'idée de venir au Barachois.

« C'est très difficile cela, mesdemoiselles, c'est presque impossible, mais je vais essayer pour la rareté du fait,pour vous être agréable d'abord et pour constater si mon pouvoir, dont je doute un peu, serait capable d'aller jusque-là ». Je pris alors mon front dans mes mains en appuyant mes coudes sur le parapet du pont du Barachois et, mentalement, avec toute la puissance dont ma volonté était susceptible, je me transportai chez mon sujet dont je connaissais la demeure et, me persuadant que je lui adressais réellement la parole, et qu'il devait m'entendre je lui dis à voix basse, mais avec fermeté. « Cossé... Viens au Barachois... viens... tu m'entends? je t'attends. » J'avoue, je le répète, que je doutais fort que mon désir violent eût quelque efficacité sur le cerveau de Cossé qui, sans aucun doute, était bien loin de songer à son magnétiseur en ce moment-là.

Quelle ne fut pas notre surprise, j'ose presque ajouter et ma stupéfaction lorsque, dix à douze minutes plus tard, nous aperçûmes, marchant d'un pas alerte, mon écrivain de marine qui, me « flairant » pour ainsi dire, vint droit à moi, salua le groupe féminin, pressa la main que je lui tendais et me dit bien bas : « Vous m'avez appelé? »

Ajouter le moindre commentaire à ce fait serait l'amoindrir... Toutes les personnes qui, ce soir-là, aspiraient la brise sous la voûte étoilée dans notre petite île de l'Océan Indien s'en souviennent encore.

Après mon départ, mon pouvoir sur ce sujet disparut tout naturellement et Cossé ne subit celui de personne. Il est aujourd'hui au Tonkin, dans le service colonial, il a 37 ans, il est marié et père de deux beaux enfants. J'ai eu de ses nouvelles il y a trois semaines, au Ministère des Colonies.

— Je vous présente maintenant mon second sujet, Mlle Louise Loubelle, grande et belle jeune fille, de 19 ans alors, blonde aux yeux vert de mer, au front penseur, plutôt taciturne qu'expansive, au tempérament nerveux, impressionnable, peut-être sur la pente légère de l'hystérie, sans qu'elle en eût donné toutefois des marques pendant les quatre mois que je l'hypnotisai... Les lauriers de la prima dona l'avaient un peu rendue jalouse et ce n'est qu'après avoir été ardemment sollicité par elle que je consentis à l'endormir et à la produire comme sujet dans la société créole. Elle se magnétisait seule par le système de Braid, avec sa bague, depuis qu'un soir la boucle d'oreille en diamant d'une dame l'avait mise en état d'hypnose.

Elle usait de ce moyen en mon absence, à toute heure du jour et resta la première fois endormie durant cinq heures, jusqu'à mon retour chez moi où m'attendait un petit domestique indien : « Viens vite, mam'zelly dort « et personne n'a pas cacable réveili' à li, » me dit-il, en ce joli jargon créole que tout le monde, là-bas a tant de plaisir à parler. « Je montrai à sa mère le moyen de réveiller la belle au bois dormant, qui devint en quelques jours une voyante extra-lucide. Jamais personne ne put soupçonner sa bonne foi parce qu'elle pratiquait par amour de l'art et un peu par orgueil d'être appelée « la belle Sibylle ».

Dans les premières semaines, son esprit vagabond s'attachait à mon individu qu'elle suivait comme une ombre. Elle tenait des monologues dans le genre de ceux ci, que sa mère me répétait après les avoir notés pour la plupart : « Voici le capitaine qui sort de sa « case »... Il est en tenue... Il prend le chemin de la petite Ile... Il entre à la caserne, il parle au factionnaire... Il monte l'escalier. Je le vois dans une grande salle, il s'assied, il écrit... Il prend une carte de géographie » et elle riait aux éclats.

Un autre jour : « Le capitaine va monter à cheval... cette bête n'est pas la sienne... C'est un grand cheval noir... qui ne veut pas se laisser monter.. Oh ! maman ! le cheval se cabre, le capitaine est à terre !... Il s'est relevé... Il n'a pas de mal, il s'est remis en selle... Il part, il traverse le petit bois de filaos... Il est au galop... Il va passer dans la rue... Regarde maman, il passe sous la fenêtre. »

Et toutes ces choses défilant en rapides images cinématographiques dans le miroir de Psyché qu'était le cerveau de cette fille étaient toujours vraies.

Je vais rappeler d'elle un fait de haute volée magnétique qui eut lieu chez le chef de la gendarmerie, le colonel Moriali, à l'une de ces réunions si intimes, si charmantes où l'on trouvait toujours un accueil qu'on n'oublie point.

Mlle Louise étant en état de sommeil avec les yeux très grands ouverts et hagards, une ravissante femme, Mme Dilin, épouse d'un commissaire général (elle n'est plus, hélas ! l'impitoyable faucheuse l'a ravie à ses amis) demanda en souriant, si le gracieux sujet pouvait aller chez elle, à Alby, pour lui donner des nouvelles de son père ?

Mlle Loubelle, aujourd'hui la femme d'un général, n'avait jamais quitté les rivages de son île lointaine. « Volontiers, répondit-elle, et, par sa propre pensée ou dans le cerveau de la questionneuse, elle se vit à Alby, sur une place, qu'elle décrivit fort exactement, bien que le jour tombât, disait-elle : elle arriva devant la maison désignée, sembla s'arrêter et considérer cette demeure dont elle décrivit la simple architecture, fit le simulacre de monter deux marches et tira horizontalement un bouton de sonnette ; ce geste surprit Mme Dilin, qui n'avait point songé à cette particularité remarquable. Pourquoi la main de la dormeuse n'avait-elle pas pressé sur le bouton — ou

tiré un cordon.., ou simplement frappé? La porte s'ouvrit sans doute devant l'invisible visiteuse qui dit : « Voici une servante âgée de 50 ans « environ, avec un foulard jaune, à pois sur la tête... ses cheveux sont gri- « sonnants. J'entre, continua-t-elle, porte à gauche, porte à droite, petit cor- « ridor, escalier au fond. La porte de droite s'entr'ouvre, je vois un mon- « sieur à cheveux blancs, assis et accroupi devant un petit poêle en faïence « blanche. Votre sœur, madame... Ce ne peut-être que votre sœur tant elle « vous ressemble, est auprès de votre père... Elle est blonde et jolie comme « vous ».

« — Assez ! assez, s'écria Mme Dilin qui avait des larmes dans les yeux... « Merci ! Je crois. C'est mon père, c'est ma sœur avec notre vieille Brigitte. « Je suis bien heureuse, mais je n'en veux pas savoir davantage. »

— Cette séance eut deux parties, voici la seconde non moins intéressante, voulez-vous l'écouter ? Un chef de bataillon natif d'Albi comme Mme Dilin et jusque-là incrédule de parti-pris, voulu à son tour interroger Mlle Loubelle que j'éveillais de la façon que m'avait enseignée Cossé pour lui-même et qui assurait toujours un retour calme et exempt de fatigue en l'état de veille. Je pratiquais de légères passes sur le front, l'occiput et les vertèbres du cou et de la colonne et le sujet s'éveillait en souriant comme sortant d'un rêve agréable.

Après un quart d'heure de repos, je la priai de se rendormir ; elle fixa une belle pierre topaze qu'elle portait à la main gauche et, replongée dans le sommeil, elle demanda au commandant Bérail : Que désirez-vous ? — « Que vous fassiez, avec moi, le tour de cette place (toujours à Albi) et que vous me disiez, Mademoiselle, ce que vous y voyez de particulier. — J'avoue « que je ne vois guère clair, pourtant, il me semble distinguer là, au bout « de la place, à droite, un peu élevée, sur un haut piédestal, comme la « silhouette d'une statue qui se découperait dans le ciel sombre, mais je « vois mal... Tiens ! comme c'est drôle, voilà un homme qui porte du feu au « bout d'une longue perche et qui vient d'allumer des lampes. »

Ce fait demande à être expliqué car il est caractéristique. Il était en ce moment à la Réunion, 10 h. 20 du soir ; or, sa longitude à l'Est d'Albi étant de 52 degrés 50' donne une différence de 3 h. 53 minutes ; c'est-à-dire que lorsqu'il était 10 h. 20 à Saint-Denis, il n'était encore que 6 h. 26' environ à Albi, moment auquel, en Septembre, on devait songer à allumer les becs de gaz.

Qui donc, parmi les nombreux témoins de ce salon créole aurait songé à cette différence de longitude, à ce retard solaire que signalait si nettement la voyante ? Donc le gaz venait d'éclairer la place d'Albi et, sans doute, la statue qui attirait l'attention de notre nouvelle Isis était plus visible. Je lui rends la parole. « Cette figure me semble celle d'un officier, dit-elle, n'a-t-il pas la

« main gauche sur son épée ? Sa chevelure est comme attachée, son costume « est du temps de Louis XV ou de Louis XVI. Sa main droite tient une carte « déployée... Est ce ingénieur, un marin ? Mais une grille assez élevée me « dissimule en partie le bas du corps, et puis entre la statue et la grille, et « me cachant le piédestal, j'aperçois des objets bizarres comme des chaînes, « des petits canons... »

— « Brava, bravo ! s'écria le commandant albigeois, j'avais totalement oublié ces détails, c'est parfaitement cela. — « Et vous remarquerez, mon « cher commandant, lui dis-je, que n'étant jamais allé moi-même à Albi, je « ne puis suggérer les réponses du sujet. — « Eh bien, ajouta le comman- « dant. Si mademoiselle peut lire le nom qui est sur le piédestal, je m'avoue « vaincu et convaincu. »

— « Veuillez donc lire ce nom, mademoiselle, dis-je à la voyante, vous le pouvez. » — « C'est très haut... dit-elle en ouvrant démesurément les yeux. C'est long à lire, il y a beaucoup de mots écrits » — « Le nom, le nom seul, dis-je en pressant son esprit. » — « Attendez, c'est, c'est... et, épelant elle dit ... L... a... *La* R... o... u... s... e *La Rouse*. — Je me rapprochai d'elle, une pensée avait jailli de mon cerveau. — « Je crois, lui dis-je, que quelque « objet, une chaîne ou un barreau de la grille s'oppose à ce que vous lisiez « le nom en entier » et, prenant dans mes mains la tête de la jeune fille, je la déplaçai légèrement... La Pérouse ! s'écria-t-elle au milieu d'un tonnerre d'applaudissements des spectateurs émerveillés.

Quelques mois après j'étais promu chef de bataillon et m'embarquais pour Madagascar.

J'appris par un ami resté à l'île de la Réunion, que Mlle Loubelle était devenue un médium guérisseur très couru, mais, comme elle n'usait de ce don mystérieux que pour soulager les pauvres gens, personne, là-bas, ne songea à lui jeter la pierre du ridicule ou de la médisance. Elle reçut sa récompense en épousant un officier supérieur, qui avait de la fortune et de l'avenir et laissa dans sa petite île, en partant pour la France, le charme de la magicienne, se contentant d'emporter celui aussi précieux de l'épouse, de la mère.

Je tiens à ajouter que ces souvenirs — grâce à mes Vieilles Notes — ne s'étaient point effacés de ma mémoire, lorsqu'en 1896, devant aller avec quelques cyclistes faire une tournée de Pau à Tarbes et Auch, j'eus une violente envie d'aller à Albi et, mettant ce projet à exécution, je fis seul plus de 100 kilomètres de route pour contempler par moi-même ce que j'avais entrevu douze ans auparavant par les yeux de mon sujet, et j'eus la joie de reconnaître sur un côté de la place d'Albi, la petite maison paternelle de Mme D. et tout au bout la statue du célèbre navigateur La Pérouse,

telle qu'elle avait été décrite à 3.000 lieues de France, par une jeune créole endormie.

Vous le voyez, comme un simple feuilletonniste j'aime — lorsque je le puis — à donner un épilogue à mon histoire — je dirai donc encore que j'ai eu le plaisir de revoir l'hiver dernier, dans un salon parisien, Mme la générale ***, mon sujet de la Réunion... Un salut, un sourire, une poignée de main gantée, un adieu discret, c'est tout ce qui fut échangé entre nous... et je la quittai bien convaincu que son esprit ne suivait plus jamais mon ombre.

Que m'ont laissé ces expériences si curieuses ainsi que celles que j'ai à vous conter encore, si cela ne doit pas provoquer trop de baillements d'ennui ? des souvenirs fugitifs et rien de plus ; la vérité que j'ai cherchée et après laquelle je cours encore, n'est-elle qu'une illusion ?

Derrière nous, le ciel s'enfuit mystérieux,
On a beau s'arrêter pour chercher dans la nue
L'image du passé, il faut fermer les yeux
Le songe est effacé... la nature inconnue !

(*A suivre.*)

LÉOPOLD DAUVIL.

PHENOMÉNOGRAPHIE

SECONDE SÉANCE

La seconde séance eut lieu le 28 mai suivant, à la même heure que la première. Y assistaient : Mme Maria et Mlle Nilda : les deux sœurs Mlles Rosina et Lina Bonardi, nièces de Mme Maria et cousines de Mlle Nilda ; Mlle Teresina Gatti et son père ; Mme Angelina et l'auteur.

— Enchantée du résultat de la séance précédente, et désireuse de faire voir des faits extraordinaires, la maîtresse de maison avait invité les quatre personnes nouvelles que nous venons de nommer, toutes de la plus parfaite honorabilité, et qui n'avaient jamais assisté à de pareilles séances.

Nous nous assîmes tous à la table, et ce fut moi qui assignai à chacun sa place, afin de faciliter un contrôle réciproque. Chacun de nous garda sa place jusqu'à la fin de la séance. Voici l'ordre des places, en partant de ma droite : 1) Mlle L. ; 2) Mme M. ; 3) Mme A. ; 4) Mlle G. ; 5) Mlle R. Nous posâmes les mains sur la table, en faisant la chaîne. M. Gatti n'en faisait pas partie ; mais il se tenait près de sa fille.

MOUVEMENT

Au contact de nos mains, le guéridon ne tarda pas à se mettre en mouvement, se soulevant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. A plusieurs

reprises il cessa complètement de toucher le parquet, alors même que nous retirions nos mains. Ces lévitations ne durèrent que très peu de temps.

On ne tarda pas à laisser de côté le phénomène du mouvement, celui des empreintes sur le noir de fumée nous intéressant bien davantage. On pouvait d'ailleurs l'obtenir dans des conditions plus difficiles eu égard aux assistants en général, et plus satisfaisantes pour moi en particulier.

Empreintes

Je plaçai donc sous le guéridon trois feuilles de papier couvertes de noir de fumée (une pour chaque épreuve); la première feuille était dans une petite boîte de carton fermée.

Au commencement de chaque épreuve, j'ordonne de faire la chaîne, et sur l'ordre de la force mystérieuse, je fais éteindre la lumière. Sans dire aux personnes présentes ce que j'allais demander à la table, j'exécute le programme suivant.

(Première épreuve, 9 h. 30). Je demande une empreinte quelconque sur la feuille de papier renfermée dans la boîte.

La table se met en mouvement avec une violence et un désordre tels qu'il semble que la force veuille tout gâter. Pour l'arrêter, j'enlève le guéridon. Comme il fallait s'y attendre, aucune empreinte ne s'est produite.

(Seconde épreuve, 10 h). Je demande qu'on trace un cercle sur une feuille de papier pliée.

Le cercle est dessiné. Le centre, il est vrai, est déplacé. La courbe blanche mesure à peu près 6 millimètres dans sa plus grande hauteur, le diamètre est de 3 centim. (5).

Je demande qu'on trace sur la même feuille deux cercles concentriques.

Le phénomène se produit, mais d'une manière incomplète; il manque 1/5 au cercle extérieur et 2/3 au cercle intérieur. Chacune des courbes blanches respectives mesure au plus 4 millimètres environ de hauteur. (6).

En outre, je demande qu'on esquisse, toujours sur la même feuille, un cercle plus fin que les autres, à peu près comme ceux qu'on peut tracer avec un crayon ordinaire.

Le cercle est esquissé, sauf que la courbe n'est pas rentrante. La hauteur du blanc va graduellement de 0 millim. à 2 millim. environ. Le diamètre du cercle est d'environ 2 centim. 50 (7).

Je demande que sur la même feuille on écrive enfin : Lina.

Ce nom est écrit en lettres cursives minuscules, avec un léger tremblement : il se lit à l'envers. La hauteur moyenne des lettres est de 2 centim. (8).

(5) (6) (7) (8) Voir fig. C, table susdite.

(Troisième épreuve, 10 h. 30). Je demande qu'on dessine sur une feuille ouverte une croix avec des points aux extrémités.

La croix est dessinée. Elle a quatre extrémités, longues en moyenne de 5 centim. ; les points s'y trouvent parfaitement. (9).

Je demande qu'on laisse sur la même feuille l'empreinte d'un doigt mignon.

Le résultat est complet. L'impression paraît être celle d'un tout petit doigt posé de profil ; les proportions, 3 centim. (10) de long sur 4 millim. d'épaisseur, sont celles d'un doigt d'enfant. Assurément aucune des personnes présentes n'a un doigt aussi petit.

Près de l'empreinte du petit doigt l'on remarque d'autres empreintes plus vagues ; deux d'entre elles ressemblent à des phalanges posées de face sur la couche de noir de fumée (11).

Je demande qu'on trace des signes quelconques sur la même feuille.

Cela a lieu. De fait, dans le prolongement de la branche inférieure de la croix, on aperçoit des lignes confuses, et une ellipse très distincte (12).

Nous cessons alors de provoquer les phénomènes. Les assistants profitent de ce répit pour tâcher d'expliquer les faits.

Ne pouvant y réussir, et incapables d'en nier l'authenticité, ils finissent par les proclamer merveilleux. Cependant Mlle Lina dit qu'elle les croit produits par le magnétisme.

APPENDICE

Sur ces entrefaites, et vers minuit, entre dans le salon M. Andreino Bonardi, négociant en bois, directeur de la Société de tir, et officier dans les bersaglieri d'Alexandrie. C'est le frère des jeunes filles dont nous avons parlé plus haut ; et il vient les chercher pour les reconduire à la maison. Mis au courant par les assistants de ce qui vient de se passer, il dit qu'il y a là pour lui une action inexplicable, qui dépend peut-être de Mlle Nilda, plutôt qu'un phénomène spirite. Il propose donc à l'agent inconnu de répéter ce que lui (M. Bonardi) écrira secrètement sur une page de son portefeuille.

Les nouveaux venus quittent alors le salon, dont je ferme les portes ; nous restons seuls tous les quatre. Nous nous asseyons à la table, dans l'ordre suivant : Mme Maria et Nilda ; Mme Angelina et moi. Les mains des deux premières sont placées sur le guéridon ; Mme Angelina et moi-même les tenons.

(AUTRES EMPREINTES)

Sur ma demande, la force inconnue affirme qu'elle peut satisfaire le désir de M. Bonardi. Dans l'obscurité et dans le silence, avec la rapidité de l'éclair, et avec une parfaite netteté, elle trace sur le noir de fumée le nom « Nilda »,

(9) (10) (11) (12) Voir fig. D, table susdite.

qui se lit à l'envers; mais ce n'est pas celui qui se trouve dans le portefeuille : « Hans ».

On recommence l'épreuve; et, dans cette circonstance, M. Bonardi se joint à nous quatre.

La force écrit le même nom, comme précédemment ; mais il ne correspond pas à ce qui a été écrit secrètement dans le portefeuille, — un nombre.

Conclusion

Si l'on veut tenir compte des seules empreintes, celles-ci, du moment qu'on ne se lance pas dans des théories imaginaires et d'une excessive complication. — s'expliquent plus facilement par l'intervention d'une action métaphysique, — terme qu'on peut appliquer à un domaine situé au-delà des frontières de la science officielle. En effet, il y a, contre la théorie, d'une action corporelle consciente ou inconsciente des assistants, les raisons matérielles suivantes, par exemple : le cercle étroitement fermé, et le contrôle des mains au moyen de la chaîne ; l'obscurité et la régularité incontestable des lignes ; la promptitude de l'exécution, et la position du papier noirci ; l'absence de traces produites par inadvertance, qu'une superficie enduite de noir de fumée ne manquerait jamais de déceler ; le silence. De même, contre l'action corporelle plus ou moins volontaire des assistants, il y a des raisons morales qui militent, les suivantes, par exemple : le désintéressement ; le caractère ; la position sociale ; les devoirs de parenté et d'hospitalité ; l'ignorance des sciences psychiques ; l'improvisation des épreuves ; l'expérience de ma part et de celle de Mme Angelina.

Les empreintes en question n'ont pas des caractères qui les différencient de celles qu'on produit communément, il semble, du moins.

Quant à l'insuccès de l'épreuve proposée par M. Bonardi, cet insuccès n'invalide pas le fait des empreintes comme telles ; la cause inconnue n'en avait pas moins agi, bien qu'elle ne l'eût pas fait conformément à notre demande ; et son action, considérée purement et simplement, et produite dans des conditions rigoureuses, avait été décisive. Plus décisive même que dans les autres épreuves de la séance, eu égard au nombre des personnes présentes ; car lorsque les assistants sont moins nombreux, la discipline est plus stricte ; on constate mieux, et les causes de perturbations mentales ont moins d'action. Alors, malgré la défiance de l'expérimentateur, le doute ne naît ou ne persiste pas.

L'agent mystérieux aurait-il pénétré l'opinion préconçue de M. Andreino, au lieu de ce qui était écrit dans le portefeuille? M. Bonardi était d'avis que le phénomène avait pour cause un influx animique de Mlle Nilda. Ce n'est que plus tard, en m'en retournant, que je me posai la question, qu'ainsi je ne pus résoudre. J'en restai donc à ce point, savoir, que le nom « Nilda »

pouvait avoir été dicté inconsciemment par action télépathique, par celui qui avait proposé l'épreuve, à l'agent récepteur inconnu, qu'il pouvait ainsi avoir induit en erreur.

Professeur FALCOMER.

MONSIEUR DE ROCHAS

Nous lisons dans la *Tribune psychique* de juillet :

M. A. de Rochas a cessé d'exercer sa fonction d'administrateur de l'Ecole polytechnique. Ce savant, ancien lieutenant-colonel du génie, avait quitté l'armée et accepté sa charge à l'Ecole polytechnique, pour pouvoir accomplir avec plus d'indépendance ses magnifiques recherches, en ses heures de loisir, comme on dit. Temps de loisir, ces travaux d'une science si subtile et si pénétrante !

Par malheur, l'indépendance de l'ancien officier n'était pas encore suffisante. Il vient de donner au ministre de la Guerre sa démission d'administrateur à l'Ecole. Certaines exigences, ou peut-être mieux certaines tracasseries, ont amené ce résultat. Nous le regrettons pour l'Ecole et pour M. le ministre de la Guerre. Les procédés mis en œuvre contre M. de Rochas visaient, non pas l'ancien colonel, non pas l'administrateur, mais le savant. C'est un coup du matérialisme au spiritualisme. C'est un épisode du combat entrepris par le matérialisme et les religions alliées contre la pensée psychique. Le Dr P. Gibier et bien d'autres encore ont connu cette guerre sournoise.

M. de Rochas, à qui répugne l'attitude du martyre, même quand il est une victime, nous disait simplement avec un fin sourire : cela vaut peut-être mieux ainsi.

Peut-être bien. Mais cette constatation ne va pas sans quelque tristesse. Dans cette école, où se dépense et se forme tant de savoir, les préjugés de notre époque ont pu pénétrer aussi. L'admirable figure de M. de Rochas aura pu être déformée par l'ignorance. Parmi ces élèves et ces maîtres, tous gens de mérite cependant, combien auront su apprécier à sa valeur l'œuvre d'un génie ignoré ou méconnu ?

L'avenir seul dira, mais un prochain avenir, que l'ancien colonel du génie a lustré l'épée française de l'éclat de la plus haute science. Hier encore, quelque front de mathématicien se plissait à la pensée que là-haut, dans quelque coin de l'appartement réservé à l'administrateur, à la suite d'étranges rites mystérieusement accomplis, des fantômes se rendaient à de furtifs rendez-vous. Et c'est là tout ce qu'on savait sur l'auteur des recherches sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité.

Il nous appartient, à nous, de saluer de notre respectueuse admiration celui que l'Ecole perd sans l'avoir connu. M. de Rochas quittera bientôt Paris pour aller habiter son château de l'Agnèlas, dans l'Isère. A Paris, il laisse des médiums dont la formation et le développement ont coûté de longues années de patients efforts.

Il s'est préoccupé de confier tel de ces médiums à un homme distingué, désireux de poursuivre l'étude des phénomènes psychiques. Le mercredi, 4 juin, j'ai eu l'honneur d'assister, chez M. de Rochas, à une réunion organisée dans ce but.

Une séance fort intéressante eut lieu. Diverses expériences furent faites à l'aide de Mme L... Le corps astral du médium fut complètement extériorisé, et à certain moment envoyé dans l'atmosphère.

Nous avons pu constater que la main éprouve une sensation de froid au contact du corps astral. Ce corps fluidique demeure d'ailleurs relié au corps charnel par un lien fluidique. Il y a solidarité entre les deux corps. Toute action exercée sur l'un des deux corps exerce une répercussion sur l'autre.

M. de Rochas m'a raconté deux cures obtenues par lui en opérant sur le corps astral extériorisé.

Combien de problèmes soulevés au sujet de cette extériorisation de l'être humain à l'état fluidique!

Combien de questions délicates à résoudre!

Quelle est la question, quel est le problème dont la solution ait de plus graves conséquences?

N'est-ce pas le problème de la destinée humaine qui se dresse tout entier dans le fantôme astral de l'être humain?

Et voilà l'X majuscule auquel avait osé s'attaquer, dans cette maison de l'X, l'ancien administrateur de l'Ecole polytechnique.

JULES GAILLARD.

Fabrication artificielle du Principe de la Vie

Le professeur Jacques Lœb, chef de la section biologique de l'Université de Chicago, a, paraît-il, reproduit les manifestations de la vie physique dans certaines substances chimiques. Il a démontré que la source de l'excitation nerveuse et musculaire est électrique, et l'on croit que ses découvertes publiées il y a quelques semaines, ont une portée plus grande qu'on ne l'a d'abord supposé, que le Dr Loeb n'a pas révélé entièrement tous les

résultats auxquels il est arrivé, et qu'il n'a pas l'intention de s'arrêter en si beau chemin.

Il ne dit pas qu'il ait découvert le grand secret de la vie, comment elle commence et pourquoi elle finit, mais ceux qui ont vu les résultats de ses dernières expériences peuvent en tirer la conclusion qu'il est arrivé bien près de la plus étonnante découverte faite depuis un siècle. Il est certain qu'une nouvelle physiologie et une nouvelle pharmacologie sont nées. Nous aurons à revoir nos livres fondamentaux et notre méthode de guérir avec des médicaments.

« On publiera bientôt, dit le Dr Lœb à l'écrivain il y a quelques jours, un récit de la découverte que les enzymes (forces élémentaires de la vie) qui n'existent pas nominalement dans le corps humain peuvent être créées.

« Ce n'est pas moi qui publierai cela, ajouta-t-il. Le travail a été fait par un autre savant et je ne peux encore en parler. Vous voyez qu'il y en a d'autres qui travaillent ces grands problèmes. »

La vie peut-elle être créée à volonté ? Le savant peut-il enseigner la manière de se soustraire à la mort ? Y a-t-il un moyen raisonnable de prolonger la vie ? Ce sont des questions que tout le monde se pose. Autrefois on aurait répondu : Impossible ! Aujourd'hui le premier venu dit : c'est possible et le biologiste qui a suivi les travaux du Dr Loeb dit : c'est probable.

De toute façon, c'est la conclusion à laquelle conduisent les expériences du Dr Lœb. Voilà donc un savant qui, dans un certain sens, a déjà créé la vie. Il a pris des œufs non fécondés de hérissons de mer, et par des solutions chimiques il a pu y développer des organismes vivants tels que la nature les aurait développés.

Avec d'autres solutions, des sels et des chlorides et d'autres œufs non fécondés, il a obtenu des résultats analogues. D'autres savants ont vérifié ces conclusions par leurs propres expériences ; le résultat est actuellement acquis à l'histoire de la science, et l'on ne peut plus douter de ce qu'on appelle « la parthénogénèse artificielle » (Production de la vie artificiellement).

Mais le Dr Lœb est allé plus loin, plus loin qu'aucun biologiste antérieur. Il a trouvé que l'organisme vivant est du protoplasma à l'état liquide, que la mort arrive quand le protoplasma passe à l'état plus ou moins solide, et que la vie elle-même dépend de la charge électrique des particules protoplasmiques.

Il y a quelque temps on a démontré que c'est de cette façon que les poisons agissent sur les nerfs ; la substance colloïde dont les nerfs sont composés se solidifiant sous l'action des poisons. Nous voyons ici l'application de la nouvelle pharmacologie. Il n'est plus nécessaire d'administrer des drogues au hasard. On peut sans difficulté se rendre exactement compte de l'effet de tous les produits chimiques.

Le corps, sain ou malade, doit se trouver dans un certain état chimique que les nouveaux procédés de diagnostic montreront. Etant donné que ceux-ci seront bien faits, et cela semble facile, on voit que les médecines appropriées, portant en elles les charges électriques voulues, pourront être composées pour rendre le corps à sa condition normale.

Les savants nous auront montré une manière de gouverner la vie physique. C'est probablement quelque chose comme cela que veut dire le professeur Lœb, quand il dit qu'il veut « comprendre la vie, la tenir dans ses mains et en faire ce qu'il voudra ».

De quoi la vie dépend-elle donc ?

« La théorie actuelle, dit le Dr Lœb, est qu'une charge électrique conserve notre protoplasma en état liquide de façon à empêcher la coagulation. La vie dépend de l'état liquide dans certaines parties de notre protoplasma. La mort arrive avec la coagulation de ces parties, et les forces qui rendent possible les manifestations de la vie sont tout d'abord les charges électriques des particules de ce protoplasma ».

Si l'électricité est à la source de l'énergie vivante, l'appareil digestif humain ne doit plus être regardé comme un mécanisme producteur de chaleur. L'estomac est une dynamo et les nerfs en sont les conducteurs, les fils, qui font communiquer les différentes parties du corps avec la batterie d'accumulateurs qui est dans le crâne.

Le cœur est une grosse pompe musculaire qui bat d'une façon rythmique suivant les charges électriques produites par les décompositions chimiques du corps. Les poumons sont des espèces de soufflets qui aspirent l'oxygène et chassent l'acide carbonique par une raison semblable. La batterie du crâne est le siège d'une intelligence mécanique qui dirige les actions des extrémités et maintient dans le corps un équilibre électrique.

Nous avons donc en nous une pompe à air et une à liquide, une batterie et un réseau de fils, le tout opérant à l'électricité créée par des changements chimiques. Le corps a une certaine charge constante d'électricité quand il est dans une condition normale, comme la terre conserve, dit-on, une certaine balance électrique, et la maladie et la mort viennent d'un changement de cet état électrique. C'est donc une nouvelle physiologie.

La forme de la vie la plus simple est la cellule organique.

Le hérisson de mer en fournit de bons exemples. C'est avec cette forme de vie que le Dr Lœb a fait ses plus importantes expériences à Woods Holl, Mass. et dans l'Observatoire de la marine à Naples, en Italie.

Les expériences de cette espèce sont fondamentales, car toute vie n'est que du protoplasma sous une forme ou une autre.

Si le Dr Loeb a pu déterminer ce qui cause les mouvements de la petite masse du proto lasma qui compose le hérisson de mer, il pourra déter-

miner avec certitude la cause des fonctions de la vie dans les cellules plus complètes de la matière vivante.

Peu de personnes sans doute se sont arrêtées à réfléchir à ce que cette théorie entraîne de conséquences au point de vue de nos anciennes croyances sur la création et sur l'origine et la fin des Etres. Le Dr Lœb a fait ce qui a embarrassé tant de savants des siècles passés : il a relié le monde animé au monde inanimé.

« Sera-t-il plus difficile, demandera-t-on, d'harmoniser cette conception de la vie avec nos croyances religieuses actuelles qu'il le fut pour la théorie darwinienne de l'évolution de se faire accepter par le monde chrétien? »

« Je n'ai pas à discuter cela, dit le Dr Lœb. Tout ce que je peux dire c'est que pendant longtemps je fus embarrassé d'expliquer les forces qui régissent le monde animé jusqu'au jour où je compris que ces forces étaient les mêmes que celles qui gouvernent le monde inanimé. »

Après la théorie vinrent les expériences. Le biologiste ramena la vie consciente à la base matérielle en animant cette dernière. Cette création n'a encore été que très rudimentaire, mais le résultat n'en est pas moins important.

La plus grande difficulté pour le biologiste est d'expliquer le caractère chimique de la vie. La plupart des phénomènes de la vie peuvent être reproduits dans le laboratoire du chimiste, mais à de telles températures que la vie devient impossible.

Personne ne peut expliquer pourquoi les fonctions du corps s'exécutent à une aussi basse température.

« Par exemple, dit le Dr Lœb, l'oxydation, principe fondamental de la vie, prend place dans le corps à une basse température. L'air est absorbé par les poumons et l'oxygène se fixe dans le sang très simplement ; mais si le chimiste veut reproduire cela, il lui faut une terrible chaleur. »

Jusqu'ici les savants ont eu l'habitude d'attribuer les différences de température des décompositions chimiques, suivant qu'elles se produisent dans les corps vivants ou indépendamment d'eux, à quelque mystérieux principe ou élément de vie. Ils appellent cet élément « l'enzyme », terme qui ne sert, dit Lœb, qu'à couvrir notre ignorance.

Le principal travail du Dr Lœb a consisté à découvrir la façon de produire les enzymes et il est ainsi arrivé à reproduire beaucoup des procédés de la Nature. Il a fait digérer la graisse par le platine finement pulvérisé, de la même façon que digèrent les glandes de l'estomac.

L'action des bactéries dans la putréfaction a été reproduite de même par le platine en poudre, et il a exécuté beaucoup d'autres fonctions de la vie.

En somme le Dr Lœb a fait ce que ses prédécesseurs n'ont pu faire, il a imité beaucoup de secrets de la nature à la température des corps vivants. C'est le principal motif de l'étonnant succès qu'il a eu.

« Notre matière vivante a au moins une qualité de commune avec les solutions de platine, dit le Dr Lœb, savoir, que c'est une substance colloïde, c'est-à-dire liquide. Un des caractères les plus importants de la constitution physique de la matière vivante est qu'une moitié doit être à l'état liquide, et cet état est analogue aux solutions colloïdes du platine, avec les mêmes forces qu'elles contiennent. Quelles sont ces forces?

« On a fait des expériences pour découvrir l'effet d'un courant électrique dans de l'eau contenant des cellules vivantes. Ces cellules, chargées négativement, se meuvent vers l'électrode positif. Quand elles arrivent en contact avec lui elles perdent leur tension électrique et meurent.

« La même chose arrive dans la pratique avec les solutions de platine. Les parties chargées négativement se meuvent vers le pôle positif et quand elles arrivent en contact avec lui le platine tombe au fond du vase.

« C'est à cause de la tension électrique que des particules d'un corps aussi dense que le platine peuvent rester en suspension. Les particules de toute solution traitées de cette façon se dirigent vers les pôles et quand les particules électrisées atteignent le pôle opposé, elles perdent leur électricité et nous avons le procédé de la coagulation. Pour la matière vivante, c'est la mort.

« Notre vie dépend de l'état électrique de notre protoplasma. La mort est le procédé de la coagulation. Il semble donc que les forces principales qui donnent lieu aux manifestations de la vie dépendent de l'état électrique de notre protoplasma et que la force qui rend la vie possible est avant tout la charge d'électricité.

« Ce serait ne considérer qu'un point de vue que de penser que toutes les manifestations de la vie peuvent s'expliquer par l'électricité. Il faut nous rappeler encore que les changements de température peuvent occasionner la coagulation. L'objet de notre étude se portera maintenant sur les forces qui existent dans la partie liquide du protoplasma. »

(*New-York Sun*) HERBERT WALLACE

On sait que nos chimistes français les plus illustres se livrent, de concert avec nos physiologistes, à de semblables recherches, avec un égal succès. Il n'y a donc rien d'invraisemblable à espérer que, d'ici peu d'années peut-être, la vie n'aura plus de secrets pour eux. Les théories spirites en seront fortifiées, non ébranlées; car, ainsi qu'il est aisé de s'en rendre compte, le but des efforts de la science est la découverte du moteur secret de la vie, ce principe vital, cette âme animale, ce principe animique, en un mot ce serviteur de l'Esprit qui préside, sans la participation de ce dernier, à toutes les fonctions physiologiques; c'est lui, cet inconscient, qui conserve et répare sans cesse nos tissus avec l'habileté d'un ouvrier expert. Mais il n'est pas le maître du logis, l'Esprit, il n'est que ce que spirites et occultistes ont depuis longtemps annoncé sous les noms de : fluide vital, médiateur plastique, périsprit ou corps astral. Le traducteur G. B.

Poésie.

Prier... n'est pas ouvrir un livre de prières...
Ce n'est pas murmurer des *Ave*... des *Pater*...
C'est contempler la lune errante dans l'Ether,
Ce merveilleux flambeau si doux à nos paupières !
C'est rêver, le regard attaché sur les cieux,
Quand y brillent les feux des multiples étoiles...
Ou, quand le blanc nuage y déroule ses voiles
Dont les volutes ont des plis capricieux...
C'est aimer regarder voir se lever l'aurore
Mettant dans le ciel, pour charmer notre réveil,
Les pudiques reflets de son regard vermeil
Qui, de pourpre et d'azur, lentement, se colore...
C'est sourire au soleil, lorsqu'il dore les monts,
Le ciel, la mer, les bois, les champs, les fleurs, les plaines...
C'est écouter la mer chanter ses cantilènes,
Autour des vieux rochers fleuris de goëmons,
C'est l'écouter encor, lorsqu'elle gronde... et roule
Ses impétueux flots sur les sables mouvants...
Quand son écume vole au souffle âpre des vents
Qui la sèment, jaloux, sur l'ondulante houle...
C'est écouter l'oiseau dire, dans les gaulis,
Son cantique d'amour pour l'Eternel Suprême...
Laisser les papillons soupirer bas : « Je t'aime ! »
Aux œillets embaumés, aux lys, d'amour pâlis.
C'est admirer la fleur : Rose ou Pariétaire...
C'est respirer l'encens qui monte de son cœur...
C'est la laisser briller au soleil, son vainqueur,
Qui la fait odorer sur le sein de la terre...
C'est aller, à pas lents, les yeux sur l'horizon,
Où l'astre d'or s'éteint... où la nuit va paraître...
C'est laisser frissonner, de respect, tout son être,
Pour le Créateur qui ne fit rien sans raison !
C'est aller vers tous ceux qu'étreignent les misères...
C'est secourir ceux que la faim fait chanceler...
C'est leur tendre la main... et c'est les consoler. .
C'est essuyer les flots de leurs larmes amères,
C'est désirer ne faire, ici-bas que du bien...
Car le bien est à tous... et chacun peut en prendre
Sa part, large ou modeste, afin de la répandre
Sur tous les cœurs brisés où ne vibre plus rien !
Prier... c'est travailler à l'œuvre sainte et forte
De la Fraternité, de la Foi, de l'Amour !...
C'est continuer Dieu... pour mériter, un jour,
De monter près de lui, quand la Mort nous emporte !
Si vous avez donné salutaire conseil,

Et rendu quelque espoir aux âmes éperdues...
Mis une obole dans les mains, vers vous tendues...
Combien vous goûterez un paisible sommeil!
Car vous aurez rempli, selon Dieu, la journée...
Et vous aurez la joie, à ce suprême instant,
Où vous murmurerez : « O, Père... es-tu content ? »
De sentir qu'il bénit votre âme illuminée !

BLANCHE SARI-FLÉGIER

CONCEPTION RATIONNELLE DE L'UNIVERS [1]

Si nous considérons dans ses manifestations générales l'Univers qui nous entoure, nous remarquons, avec la science moderne, que tout semble, de l'atome à l'astre géant, obéir à une impulsion, à une force mystérieuse et perpétuelle. Et si nous regardons de plus près ces manifestations diverses, nous constatons que cette force, qui porte différents noms, est en réalité unique ; et qui plus est, qu'elle règne dans le monde moral comme dans le monde physique. Dans les espaces stellaires, on l'appelle « gravitation » ; dans les espaces moléculaires, « affinité », « cohésion »; dans le monde moral, « sympathie » et « amour ». Il n'y a pas exagération à généraliser ainsi ; car si l'on suit pas à pas l'évolution à travers les trois règnes de la nature, les transitions étant toujours insensibles, il est réellement impossible de déterminer le moment précis où il faut cesser de dire « affinité » pour dire « amour ». En réalité, tout dans l'Univers, sensible et suprasensible, est mû par une seule grande force universelle : l'*Attraction*.

D'autre part, la science est unanime à admettre que tous les corps de la nature doivent avoir une origine unique, et pourront se ramener, en dernière analyse, à un seul et même principe, que nous appellerons *la Substance*, (sub, stans).

Si la Substance, répandue dans l'espace sans bornes, n'était mue que par la seule force d'attraction, elle finirait fatalement par se condenser en un seul bloc immuable, immobile, éternellement stérile. Nous savons, par le spectacle que nous avons sous les yeux, qu'il n'en est pas ainsi. Il a donc fallu que la Substance soit douée de quelque autre faculté lui permettant de se fragmenter et permettant ensuite à chaque partie d'évoluer séparément

(1) Cet article a été inspiré par la lecture d'un ouvrage fort remarquable, intitulé : « *Unité, Attraction, Progrès* », par Prosper Gayvallet. En vente à la librairie spirite, 1 franc et 1 fr. 25 franco.

vers une fin qui semble s'améliorer sans cesse. Cette faculté, nous l'appelons *le Progrès.*

Ainsi, un seul être : la Substance.

Une seule force : l'Attraction.

Une seule loi : le Progrès.

Ce triple principe, agissant dans l'espace infini, pendant le temps sans bornes, a donné naissance à une infinité de spécialisations de la Substance, douées, en vertu de leur triple origine, de la triple qualité :

1° *D'exister*, par la création de « centres d'attraction » dans la substance;

2° *De s'accroître*, ce qui permet à ces centres de s'adjoindre des éléments extérieurs utiles et plus faibles.en vertu de la force attractive;

3° *De se différencier*, ce qui les isole, les individualise, leur permet de rejeter ce qui leur est nuisible, par conséquent de se conserver, et finalement d'évoluer, en vertu du principe de progrès, qui leur est inhérent.

Ces adjonctions et éliminations, d'abord fatales dans les règnes minéral et végétal, deviennent instinctives dans le règne animal, puis intelligentes et libres, au fur à mesure que la conscience et la raison ont progressé dans l'homme.

La Substance étant une, est éternelle et infinie. En principe, elle est *imparfaite*, mais comme elle possède le Progrès dans ses virtualités, elle est indéfiniment *perfectible*. L'Univers, qui en résulte, n'est donc ni bon, ni mauvais; il s'achemine vers le moins mauvais. Le bien, comme le mal, y sont toujours possibles, étant donné, en vertu de la loi du progrès, que la partie peut souffrir, s'il doit en résulter pour le tout un mieux relatif. *Telle est l'explication bien simple du mal individuel.*

L'Univers a donc, en principe, comme point de départ, le mal, ou plutôt l'imperfection générale absolue; mais le progrès, qui est en lui, l'achemine inévitablement vers le bien absolu. Ceci est une manière de parler, car comme l'Eternité n'a pas plus de commencement que de fin, *il n'y a en réalité aucun absolu, ni en bien ni en mal.* Ceci démontre irréfutablement l'impossibilité de l'existence de l'Absolu, car comme nous serons toujours à un moment quelconque de la durée, le bien sera toujours mélangé de quelque mal, et le mal n'ira jamais sans quelque bien, et cela dans tout l'univers. C'est ce que nous constatons actuellement. Par conséquent les parties ayant toujours quelque défectuosité, l'ensemble, *le tout ne sera jamais parfait*, bien que s'approchant sans cesse de l idéal, l'absolu, impossible.

Nous avons dit que la Substance universelle est imparfaite, que le progrès est la loi du monde, enfin que l'Absolu n'existe pas, c'est dire suffisamment que Dieu ne saurait exister tel que toutes les religions et presque toutes les philosophies l'ont conçu jusqu'à ce jour. Cette conception d'un Etre absolu,

infiniment parfait, est la cause de toutes les erreurs, de toutes les contradictions, de toutes les absurdités, au milieu desquelles le monde se débat depuis des siècles. Au lieu de chercher un Dieu logique, conforme aux manifestations dont nous avons le spectacle quotidien, l'homme a cru naïvement qu'il lui suffisait de le douer de tout ce qui lui manquait à lui-même pour en faire un être divin; sans s'inquiéter si toutes ces perfections ne s'excluaient pas les unes les autres, et si elles n'étaient pas en contradiction avec le *Fait* brutal. De là toutes les arguties, toutes les subtilités, toutes les explications qui n'expliquent rien et ne contentent personne. L'homme était imparfait, il a fait Dieu parfait; il était mortel, il a fait Dieu immuable; il était mauvais, il l'a fait bon; il était fini, il l'a fait infini; en un mot au lieu d'être à l'image de la création, Dieu en est le contrepied.

« Dans les âges primitifs, dit P. Gayvallet, la première fois qu'on a voulu expliquer l'univers, il était naturel qu'en l'absence de toute science, on ait regardé le monde comme un immense meuble construit par un grand ouvrier.

« La comparaison n'était pas exacte, car si nous voyons construire des meubles, nous ne voyons pas les ouvriers créer les matériaux et les faire sortir du néant.

« Et en supposant même que l'univers ait été tiré du néant par un être supérieur, son existence ne serait pas expliquée d'une façon satisfaisante. Car pour que l'explication soit complète, il faudrait expliquer l'existence de cet être supérieur, et on se retrouverait dans le même embarras que pour le monde créé. Si cet être supérieur a été à son tour créé par un autre, il faudra expliquer l'existence de cet autre. S'il n'a pas été créé, c'est-à-dire si on aboutit à admettre un être existant par soi, par sa seule force, il est plus simple d'admettre que cet être existant par sa seule force, c'est le monde que nous voyons ».

(Or le monde que nous voyons, tout remarquable qu'il soit, n'est pas parfait, très certainement).

« On objectera l'ordre et l'harmonie de l'univers, qui doit avoir été organisé par un être intelligent.

« Mais ce dernier doit posséder en puissance le même ordre et la même harmonie, et il possède en plus l'intelligence et d'autres perfections. A plus forte raison peut-on lui faire la même objection qu'au monde matériel. En jugeant la nécessité de la création d'un être à son degré de perfection, plus un être serait parfait, plus il serait nécessaire que cet être ait été créé. Et l'on remonterait ainsi jusqu'à un être souverainement parfait, à l'*absolu*. Alors on peut faire des objections beaucoup plus graves.

« Comment le parfait peut-il produire quelque chose d'imparfait? Ou plus radicalement comment le parfait peut-il produire *quoi que ce soit*? Après

avoir produit, le parfait n'est plus égal à lui-même, il est devenu supérieur ou inférieur. S'il est devenu inférieur, il n'est plus parfait. S'il est devenu supérieur il n'était pas parfait à l'origine, et ce n'est pas en s'augmentant d'une œuvre imparfaite qu'il est devenu parfait.

« Pourquoi l'Absolu a-t-il créé le monde à un moment plutôt qu'à un autre? Ou bien il avait une raison, ou bien il n'en avait pas. S'il a agi sans raison, il n'est pas infiniment sage, donc pas parfait. S'il s'est déterminé avec raison, cette raison n'a pas agi de toute éternité, l'Absolu s'est modifié, donc il dépend d'un autre élément, et il ne serait plus absolu.

... Par conséquent, le monde n'a pas été créé, il a existé de toute éternité ».

(Et comme nous le voyons, et que nous voyons qu'il n'est pas parfait, qu'il soit Dieu ou que Dieu soit son auteur, Dieu n'est pas parfait).

« En admettant que l'Absolu n'ait pas créé le monde, peut-il exister cependant?

« Si l'Absolu existait, il devrait rester éternellement immobile et immuable, d'après sa nature même, qui est de n'être relié à rien, de ne dépendre de rien. Il ne devrait donc avoir aucune relation avec le monde matériel qui se meut dans un perpétuel devenir. Et ce monde lui serait complètement étranger, c'est-à-dire qu'il formerait une limite, une borne que l'Absolu ne saurait franchir. Or la nature de l'absolu est de n'être limité par rien.

« Donc l'Absolu ne peut exister que seul et non simultanément avec le monde. Et comme le monde existe, l'*Absolu n'existe pas...*

« L'Absolu ne peut pas non plus avoir de relations avec lui-même, comme un tout composé de parties, ou une substance composée d'attributs.

« En effet, dans ce cas, ou bien il existe en lui un principe d'unité distinct du pur agrégat des parties, ou bien il n'en existe pas.

« S'il n'y a pas, dans l'*absolu composé*, de principe d'unité, il n'y a plus d'*absolu*, mais un groupe de relatifs.

« S'il y a dans l'*absolu composé* un principe d'unité, ce principe seul, et non les parties, peut être l'Absolu, à condition de n'avoir aucune relation avec ces parties, et dans ce cas encore, l'Absolu ne serait pas conscient, puisque la conscience n'est concevable que comme relation...

« Donc *Dieu parfait et intelligent est impossible.*

« Par contre *Dieu imparfait et intelligent est possible.*

« Les autres attributs de Dieu absolu sont contradictoires deux à deux.

« Comment, en effet, la puissance infinie peut-elle toute chose et la bonté infinie est-elle incapable de faire le mal?

« Comment la justice infinie doit-elle infliger les derniers châtiments à tout péché, tandis que la miséricorde infinie doit pardonner à tout péché?

« Comment la sagesse infinie connaît-elle tout l'avenir, tandis que la liberté infinie peut, pour ainsi dire, dérouter toute prescience?

« L'existence de l'Absolu est donc impossible sous n'importe quelle forme.

« Le mal existe, nous n'avons qu'à interroger notre sens inconditionné et infaillible pour en être certains. Nous nous sentons de tous côtés bornés et malheureux. Le mal existe donc au point de vue subjectif, ce qui suffit à prouver son existence réelle, puisque rien n'est si certain que le subjectif.

« Comment l'existence du mal est-elle compatible avec celle d'un être infiniment parfait?

« Si Dieu veut le mal *ou le laisse faire*, il n'est pas infiniment bon ; si le mal se fait à son insu, il n'est pas infiniment sage ; si le mal se fait malgré lui, il n'est pas infiniment puissant.

« *L'existence du mal rend donc celle de l'Etre parfait impossible...*

« D'après les religions révélées et certaines doctrines philosophiques le mal vient d'une chute, résultat du mauvais usage que fit la créature de la liberté donnée par Dieu. Mais à cette explication on peut faire une objection irréfutable. Puisque, à un certain moment, le mal n'existait pas et que par conséquent il n'existait que le bien, comment le mal a-t-il pu naître dans le bien?

« On répondra qu'il existait déjà en puissance dans la liberté de l'homme, mais c'était déjà le mal, alors il a toujours existé, *et le bien absolu n'a jamais existé...*

« Considérez tous les êtres qui vivent sur la terre, et vous verrez qu'ils ne manifestent leur existence que par des souffrances continuelles.

« Ici c'est un malheureux torturé par une maladie incurable, la douleur aiguë et lancinante lui arrache des cris perçants. Là c'est un heureux de ce monde atteint au cœur par un désespoir qui le ronge et le conduira à la tombe. Et parmi les animaux, que de souffrances, d'autant plus atroces qu'elles sont muettes (1)!

« Une malédiction s'appesantit donc sur tout ce qui vit sur la terre?

« Des sages affirment que c'est une épreuve imposée par Dieu, et de laquelle le dénouement sera ou le bonheur ou une nouvelle série de souffrances. Ils ajoutent que ce Dieu *est infiniment bon, qu'il ne punit pas, mais qu'il savait d'avance* qu'en nous soumettant à ces terribles épreuves, *le résultat serait, pour la plupart des hommes, une nouvelle série de souffrances.* D'ailleurs, pour les animaux, les souffrances sont en pure perte, puisqu'ils ne peuvent avoir de mérite.

(1) La doctrine de la réincarnation a eu pour but de justifier Dieu, supposé parfaitement bon, du mal universel. Mais elle ne saurait s'appliquer qu'à des êtres libres, et n'explique rien dans le cas des animaux. La théorie de Dieu imparfait paraît donc, dans ce cas encore, plus vraisemblable. La réincarnation de toute une population de criminels, dans la catastrophe de Saint-Pierre, dépasse aussi toute vraisemblance, d'autant plus que tous les animaux ont péri avec les hommes.

« A de telles paroles beaucoup d'autres sages répliquent qu'aucun Dieu ne peut être capable de tant de cruauté, de tant d'injustice ou de tant d'imprévoyance. Et ils en concluent qu'il n'existe pas de Dieu.

« S'ils veulent dire qu'il ne peut exister de *Dieu parfait*, ils ont pleinement raison.

« Mais s'ils veulent dire qu'il n'existe aucun principe au-dessus de la matière et de la force mécanique, ils ont certainement tort.

« L'athéisme est né de ce préjugé, je dirai plus, *de cet immense sophisme*, vulgarisé surtout par Platon et Aristote, puis par les Pères de l'Eglise, à savoir : *Dieu est parfait ou il n'existe pas.* »

Il y a place en effet pour une conception intermédiaire et qui explique le monde tel que nous le voyons : *Dieu imparfait.*

Si cette conception n'a pas encore pénétré dans les cerveaux, s'il est probable qu'elle sera accueillie par les uns comme un blasphème, et par les intelligences plus ouvertes comme un paradoxe choquant, ce n'est pas qu'elle ne soit entièrement logique et rationnelle, mais c'est que l'éducation séculaire nous a fait considérer comme axiomatique que Dieu et Perfection sont deux expressions synonymes. Et comme on le disait récemment à propos des preuves spirites : « Ce qui apporte l'évidence à notre esprit, c'est moins la force de la preuve que la force de l'habitude. Une vérité nouvelle, contraire à nos habitudes de penser, ne peut nous pénétrer que lentement et après avoir été repoussée plusieurs fois. »

Si cependant les catholiques voulaient bien envisager notre conception comme l'explication ésotérique de leur doctrine, ils seraient stupéfaits de constater qu'elle fut probablement à l'origine de leurs dogmes. Si nous remplaçons les mots *substance*, *attraction* et *progrès* par *Père*, *Fils* et *Saint-Esprit*, — ce qui est logique, puisque la substance est la cause première, que l'attraction, comme le Fils, attire tout à elle, et que le progrès, comme l'Esprit, vivifie, conserve et conduit l'Univers, — on se rend compte que nous avons au début le dogme de la Trinité ; que l'imperfection originelle représente la chute originelle ; que Dieu en devenant homme et en s'incarnant dans la chair a cessé nécessairement d'être absolu, qu'il n'a pu souffrir sans être imparfait ; et que l'évolution ou la Rédemption, qui doit aboutir au salut général, sont synonymes. Il n'est pas jusqu'à la substance vierge, fécondée par le progrès, identifié au Saint-Esprit, qui ne justifie la doctrine de la mère de Dieu et de l'Immaculée Conception.

Quoi qu'il en soit de ces rapprochements, il n'existe actuellement que deux façons d'expliquer l'existence de l'univers :

— Ou Dieu, parfait de toute éternité, se trouve néanmoins l'auteur, la cause première, d'un monde où le mal et l'imperfection ne sont pas niables ; ce que ne peuvent justifier les arguties par lesquelles on s'efforce de rejeter

sur la créature, — douée dès lors d'attributs qui manqueraient au Créateur — des résultats qui ne peuvent que déplaire à Dieu, par suite de la perfection de sa nature, ce qui est paradoxal.

— Ou l'imperfection existe à l'origine, mais diminuant sans cesse sous la loi du progrès, avec tendance finale à la perfection; c'est-à-dire que *Dieu évolue* avec tout l'univers, qu'*il n'est ni impassible, ni heureux au milieu de nos souffrances, mais qu'il souffre avec nous,* ce qui est logique et naturel, ce qui unit la créature et le Créateur dans une même volonté, vers un même but: *le bonheur*, et ce qui explique sans injustice, ni mystère, la marche *douloureuse* du monde. Sa vie est notre vie, nos souffrances sont ses souffrances, notre bonheur est son bonheur. N'est-il pas évident que Dieu, notre Père, ne peut être heureux, tant que nous ne serons pas tous heureux?

G. BÉRA.

LA RHABDOMANCIE

La Rhabdomancie ou la divination des baguettes n'est pas une invention de notre époque, puisqu'elle remonte à la plus haute antiquité. Dans *l'Ecriture-Sainte* il est question de la verge miraculeuse avec laquelle Moïse fit, d'un coup, jaillir une source dans le désert et sauva de cette manière la vie à son peuple, voué à une mort certaine. Dans le principe, c'est en effet à la seule découverte des sources que s'appliquait la rhabdomancie. Puis sa vertu s'est étendue aux trésors cachés, aux navires sombrés, aux métaux, aux mines, jusqu'aux traces des voleurs et des assassins. L. Figuier, raconte dans son œuvre intéressante : *Les Mystères de la science*, le fait suivant : « Le 5 juillet 1692, vers 10 heures du soir, un marchand de vin de Lyon et sa femme furent assassinés dans leur cave et leur argent volé dans leur petite boutique. Le lendemain, lorsque la justice, avertie, arriva sur les lieux pour constater le crime, elle ne recueillit aucun renseignement propre à diriger ses soupçons.

A côté des deux cadavres on ne trouva qu'une grosse bouteille, enveloppée de paille et une serpe ensanglantée, qui, sans aucun doute, avait été l'un des instruments du meurtre. Mais ces indices muets ne suffisaient pas pour mettre sur la trace des coupables. L'instruction se trouvait ainsi arrêtée dès ses premiers pas, lorsqu'un voisin, se mêlant de l'affaire, proposa aux gens du roi de faire venir les lumières qui leur manquaient. Il connaissait dans un village du Dauphiné, dit-il, un riche paysan qui avait le don remarquable et extraordinaire de suivre à la piste les voleurs et les meurtriers. Ce paysan, nommé Jacques Aymar, et qui habitait aux environs de Saint-Marcellin, à 14 lieues de Lyon, jouissait en effet d'une réputation

hors ligne parmi tous les rhabdomanciers ou « sorciers », comme on les appelait dans ce temps, dont son pays pullulait à cette époque.

Ce même Jacques Aymar avait déjà donné, quatre années auparavant, la preuve de ses talents extraordinaires en présence d'un magistrat, qui n'avait pu se refuser à en rendre témoignage.

A la suite d'un vol commis à Grenoble, Jacques Aymar avait su, grâce aux secours de la baguette divinatoire, dénoncer les auteurs de ce délit, et il avait, peu de temps après, mis le comble à sa réputation en concourant, par le même artifice, à faire découvrir l'auteur d'un assassinat commis dans le pays.

Voici le fait tel qu'il s'est passé à Grenoble en 1688, alors que Jacques Aymar demeurait dans la paroisse de Crôle, près de Grenoble. On cherchait un rhabdomancier pour découvrir les auteurs d'un vol de hardes. Aymar ayant été appelé, fut conduit vers l'endroit où le vol avait été commis. Sa baguette y tourna. Elle continua de tourner hors de la maison et, suivant ce guide de rue en rue, on arriva à la prison où l'on pénétra. On fut conduit par la baguette devant une porte qui ne s'ouvrait jamais sans la permission expresse du juge. Il fut donc nécessaire d'aller trouver ce magistrat, qui accorda la demande qu'on lui adressait, mais en se réservant d'être lui-même témoin de l'expérience.Le juge se rendit donc à la prison et fit ouvrir la porte désignée. Tout aussitôt, Jacques Aymar, guidé par sa baguette, s'avance vers quatre voleurs tout récemment incarcérés. Il les fait ranger sur une même ligne et pose son pied sur le pied du premier. La baguette reste immobile. Il passe au second, la baguette tourne et il affirme que c'est là le voleur des hardes, quoique celui-ci repousse vivement l'accusation. Au troisième voleur, la baguette reste immobile, mais elle tourne sur le quatrième, qui tout tremblant, demande à faire des révélations, avoue sa part dans le délit et dénonce le second comme son complice. Enfin, ils se mettent d'accord tous deux et nomment leurs récéleurs. Sur leur indication, on va faire une perquisition dans une ferme du voisinage. Les fermiers nient le recel. Mais la perquisition dirigée par la baguette divinatoire fait bien vite découvrir ce qu'ils croyaient avoir mis en sûreté dans une cachette introuvable.

C'est, dit-on, par l'effet du hasard que Jacques Aymar fut conduit, dans une autre occasion, à reconnaître que sa baguette pouvait tourner sur les assassins et sur leurs victimes. En cherchant, un jour, une source au moyen de sa baguette divinatoire Jacques Aymar la vit tourner avec tant de rapidité, qu'il ne douta pas de la présence de l'eau. On fouilla la terre à l'endroit indiqué par la baguette, pour découvrir la source, mais, que l'on juge de la stupéfaction de Jacques Aymar et des personnes qui l'accompagnaient, lorsque, au lieu d'eau, on trouva un tonneau renfermant

le cadavre d'une femme qui avait encore autour du cou une corde dont sans doute, on s'était servi pour l'étrangler. On reconnut dans ce corps enseveli, une femme du voisinage, disparue depuis quatre mois, et dont on était fort en peine.

Jacques Aymar s'étant rendu à la maison qu'avait habitée la victime, présenta sa baguette sur tous ceux qui s'y trouvaient ; mais elle demeura immobile jusqu'à ce qu'il l'eût appliquée au mari, sur lequel elle tourna avec violence. Ce misérable prit aussitôt la fuite, s'accusant ainsi lui-même, et révélant à Jacques Aymar une vertu nouvelle de la baguette divinatoire.

Avec de tels antécédents, un « sorcier » pouvait sans aucun doute être employé par la justice comme un agent des recherches. A une époque,où la torture était un moyen légal d'instruction en matière criminelle, il dev paraître au moins fort innocent de recourir à l'oracle de la baguette divinatoire. Du reste, les magistrats n'eurent pas besoin de mander le sorcier, car, en même temps qu'il recommandait Jacques Aymar à la justice, l'officieux voisin l'avait fait venir à Lyon.

JOSEPH DE KRONHELM.
Gajsin, Podolie, Russie.

(*A suivre.*)

LES ADVERSAIRES DU SPIRITISME.

La psychologie a deux adversaires :

Les matérialistes qui dénient le principe spirituel et par conséquent tous les phénomènes qni s'y rattachent, n'admettant pas la cause, ils rejettent l'effet, et quand on les met en présence d'un fait, quelques-uns nient toujours, certains autres donnent des explications cent fois plus confuses et plus inadmissibles, un petit nombre réfléchit et cherche.

Lorsqu'un spirite a le bonheur de rencontrer un bon médium, *ce qui est assez rare* et que ce spirite, de concert avec un matérialiste, étudie le phénomène, celui-ci ne tarde pas à être convaincu. Ce rôle d'initiateur a bien des déboires c'est pourquoi le spirite ne cherche pas à faire du prosélytisme.

Le second adversaire, c'est l'homme religieux qui ne veut pas qu'on détruise sa croyance.

Les prêtres de « toutes » les religions, incitent leurs fidèles à courir sus au spiritisme qu'ils craignent davantage que la doctrine négative du matérialisme, laquelle jamais n'entrera dans l'esprit des hommes, et c'est mal

connaître la nature humaine que de croire que le matérialisme puisse la satisfaire. Le spiritisme, bien compris, détruit tout dogme, fausse tout mercantilisme religieux, tout culte extérieur, rejette entre Dieu et la créature tout intermédiaire salarié ou non.

Il combat toutes les superstitions, il prouve aux gens intelligents la dualité humaine, — animique et matérielle.

Les preuves sont fugaces, difficiles à obtenir, mais par l'étude et une certaine persévérance de volonté, on arrive sûrement à les obtenir chez soi ou dans son entourage.

. . . . . .

Il est utile de propager le spiritisme dans une certaine mesure, avec « prudence » et « discrétion », — la patience, on doit l'avoir naturellement.

Avec prudence, car tous les humains ne sont pas assez avancés en intelligence pour en comprendre la haute portée philosophique, ceci est l'opinion des hommes d'étude qui craignent que la vulgarisation ne fasse des fanatiques dont on doit se garantir. Ces derniers se font du spiritisme une idée fausse, une religion, un marchepied. En somme, ils voudraient imiter les prêtres. Nous les repoussons, comme nous repoussons tous les fanatiques, car ils perdent toutes les bonnes causes.

Avec discrétion, il faut d'abord bien connaître la valeur intellectuelle de ceux à qui l'on s'adresse, leur valeur morale doit être mise en ligne de compte également, et le degré de force morale doit être un peu éprouvé, car les phénomènes effrayants pourraient rendre plus faibles encore les faibles d'esprit. Pour nous, la force morale, la valeur intellectuelle sont des qualités suffisantes : on peut chez ceux qui les possèdent, une élite, dévoiler tout sans crainte.

S'il y a bien des avantages à vulgariser le spiritisme, on le voit, il y a quelques inconvéuients : c'est le lot de toutes choses. Cependant, nous pensons qu'en face des luttes de l'humanité, des souffrances des nations, des peuples et des individus, le spiritisme est appelé à aplanir bien des difficultés : c'est la charité en action, non en paroles, et dégagée de tout intérêt.

. . . . . .

Les religions entretiennent l'antagonisme des peuples, divisent les familles. Elles doivent disparaître, elles ne sont qu'une forme de l'orgueil par la domination de la caste sacerdotale, laquelle maintient, depuis que le monde existe, les peuples en tutelle.

Le spiritisme nivelle tout cela.

Il abat toutes les barrières, les préjugés de race, il ne divise pas les humains en sectes ou nationalités jalouses, il fait l'union, la tolérance, et rallie tous les hommes.

Il n'est pas exclusif, il proclame la liberté de conscience et n'appelle à lui, par la persuasion, que ceux qui ont le désir formel d'être instruits de la doctrine, sans lancer aucun anathème contre ceux qui le combattent ou le ridiculisent sans le connaître.

Tous ces magnétiseurs qui sillonnent la France et l'Europe, attirent inconsciemment l'attention du monde savant sur certains phénomènes inexplicables. Des sociétés particulières se fondent, des expériences isolées se font dans les familles, et, lorsque les esprits seront bien préparés, lorsque la science sera bien pénétrée de la vérité et qu'elle ne pourra plus la nier, alors, quelque grande autorité scientifique surgira, qui proclamera le principe, et tous les... moutons de Panurge répèteront à l'envi que, depuis l'apparition du phénomène, ils n'ont jamais douté de sa véracité.

. . . . . .

BÉCOUR (docteur-médecin).

Extrait d'un article du « *Petit Messager* » de Bruxelles.

CAUSERIE SUR M. P. G. LEYMARIE

Les vrais spirites, surtout les kardécistes, doivent une reconnaissance émue à l'aimable écrivain qui signe Algol pour avoir, dans la Revue du numéro d'avril dernier, été l'interprète de leurs pensées d'une manière aussi touchante au sujet de son regretté et inoubliable directeur, M. P.-G. Leymarie, en cet anniversaire du départ de ce noble esprit.

Certes, la *Revue spirite* lui devait bien cet hommage, depuis plus de trente ans que l'infatigable et habile pilote la dirigeait d'une main si ferme à travers les tempêtes, les orages de toutes natures déchaînés sur son pavillon. Aussi, comme le dit fort judicieusement l'honorable auteur de l'article, ce que, amis comme adversaires admiraient à l'unanimité en M. Leymarie, c'était l'invincible sérénité qu'il savait garder même au milieu des vicissitudes les plus angoissantes.

A notre époque de grands labeurs, il fut considéré jusqu'à la fin de sa vie comme un vaillant lutteur : pas le moindre vide dans l'emploi de son temps; pour lui, ni vacances, ni délassements; il se reposait d'un travail par un autre travail.

Après les siens bien-aimés, la grande famille spirite eut tout son cœur ;

ou, pour mieux dire, il les confondait, les aimait, les servait avec une même énergie, un même amour, celui qui ne connaît pas de mesure, se donne tout entier sans compter et sans jamais se reprendre. Plus que bien d'autres, il aurait pu parfois s'abandonner aux sombres défaillances ; mais une légère pointe d'optimisme l'y tenait en garde et maintenait toujours en alerte sa vaillante combativité. Au reste, le secret de sa force résidait surtout dans une confiance sans limites, une confiance raisonnée, en la grandeur de la cause qu'il avait pour mission de développer.

On nous dit que M. Leymarie n'avait pas brigué la succession d'Allan Kardec. Je dirai bien plus : ce fut un rare courage, quand elle lui fut offerte, de l'accepter, car, ayant vécu aux côtés du Maître, il ne pouvait ignorer le poids écrasant du fardeau que celui-ci supportait. En effet, ouvrons le livre des œuvres posthumes d'Allan Kardec et, à la page 289, nous y lirons les lignes suivantes : — Nous pourrons nous rendre compte, que pas une des épreuves mentionnées par lui, ne manqua à la couronne d'épines de M. Leymarie, — et nous n'ignorons pas qu'il en connut de pires.

. . . . . .

« Je savais, en me consacrant à mon œuvre de prédilection, que je m'exposais à la haine, à l'envie, à la jalousie des autres. Ne pouvant rien contre la doctrine, on s'attaquait à l'homme ; mais, de ce côté, j'étais fort, car j'avais fait l'abnégation de ma personnalité, que m'importaient les tentatives de la calomnie ; ma conscience et la grandeur du but me faisaient oublier les ronces et les épines du chemin. Les témoignages de sympathie que j'ai reçus de ceux qui ont su m'apprécier, ont été la plus douce récompense que j'ai jamais ambitionnée ; mais hélas ! que de fois j'eusse succombé sous le poids de ma tâche, si l'affection et la reconnaissance du plus grand nombre ne m'eussent fait oublier l'ingratitude et l'injustice de quelques-uns ; car si les attaques dirigées contre moi m'ont toujours trouvé insensible, je dois dire que j'ai été péniblement affecté toutes les fois que j'ai rencontré de faux amis parmi ceux en qui j'espérais le plus ».

Avec les tribulations endurées par M. Leymarie, ne retrouvons-nous pas aussi dans ces lignes, son état d'âme !

Plus loin, à la page 339 du même livre, dans une séance chez M. Dehau, alors que A. Kardec était absent, nous lisons dans une communication où on lui parlait de sa mission, les lignes qui suivent :

. . . . . .

« Cette mission est périlleuse et, pour l'accomplir, il faut une foi, une volonté inébranlable ; il faut aussi de l'abnégation et du courage pour braver les injures, les sarcasmes, les déceptions, et ne pas s'émouvoir de la boue jetée par l'envie et la calomnie. Dans cette position, le moins qui puisse arriver, c'est d'être traité de fou et de charlatan ».

Cette abnégation, ce courage, M. Leymarie, en disciple du Maitre, les poussa jusqu'à l'héroïsme :

Il n'y a pas que sur le champ de bataille que se rencontre des héros, quoique le mot semble avoir été surtout créé pour désigner la bravoure du soldat ; encore que, bien loin de nous,soit la pensée de vouloir rapetisser la valeur de celui-ci, nous pouvons affirmer que ce genre d'héroïsme est, sans contredit, le plus facile à rencontrer : il y a d'abord entraînement ; on se trouve sous le coup d'une forte surexcitation provoquée par l'ambiance ; et presque irrésistiblement, sans réflexion, presque sans en avoir conscience, et comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir, on commet des actions héroïques. Puis, le miroitement des récompenses est bien fait pour entretenir momentanément cet état d'exaltation. Mais celui qui sacrifie sa vie, ses forces, ses facultés à une cause généreuse ; qui, sans jamais se rebuter, recommence aujourd'hui le dur labeur de la veille ; le recommencera de même, sans solution de continuité, pendant trente années, non sous le regard enthousiaste des foules ; non dans l'espoir des récompenses terrestres ; mais sous les huées qui cinglent mieux que les balles; sous les insultes, les suspicions qui meurtrissent davantage ; celui qui restera stoïque devant les lâches délations, les odieux abandons de ses frères, celui qui aura subi tout cela le front haut, le cœur ferme, sera grand, même entre ses pairs ; celui-là sera vraiment un héros. Tel fut M. Leymarie ; n'en déplaise à la horde des envieux et des médiocres auxquels le vrai mérite a toujours porté ombrage. Aussi, son nom restera-t-il inscrit à travers les âges, au martyrologe et dans le livre d'or des Annales du spiritisme.

Mais l'ivraie se sépara d'elle-même du pur froment ; et tout ce que notre sublime croyance connut de savants illustres, d'esprits choisis, de cœurs loyaux tinrent à honneur à se grouper autour de l'intrépide lutteur et lui restèrent attachés jusqu'à sa mort. Du reste, très solide en amitié, s'il ignorait l'engouement qui n'est que l'enthousiasme exagéré de ceux qui se reprennent aussi vite qu'ils se sont donnés, il était d'un accès facile ; car ce vaillant était aussi un charmeur : sa force d'expansion,son entregent si prenant lui conquéraient aussi bien le cœur des humbles qu'ils lui attachaient les âmes d'élite. C'est ainsi qu'il eut le don de savoir s'entourer, comme collaborateurs, de tout une pléiade d'écrivains analystes, penseurs, psychologues, vulgarisateurs, philosophes de premier ordre; sans compter les infatigables chercheurs du fait, qui rendent de si grands services à la diffusion de notre cause, en aiguisant la curiosité des indifférents, leur donnant le désir d'aller plus avant.

A tous, plus ou moins, nous sommes redevables de la place *hors pair* que garde notre chère *Revue*, la fondation d'Allan Kardec, depuis près d'un demi-siècle. Parfois, peut-être, y a-t-il quelques divergences entre certains

de leurs points de vues et les nôtres; mais, le plus souvent, il nous ouvrent des horizons profonds comme l'infini qu'ils essaient de nous dépeindre; et on se sent un respect attendri pour d'aucuns, qui, à l'exemple de leur ancien directeur et ami, mettent dans leurs écrits, avec beaucoup de leur savoir, le meilleur de leur cœur. On se trouve fiers et grandis de penser qu'un lien spirituel nous unit à eux.

Buffon, dont le flou de ses manchettes de dentelles n'oblitérait pas le cerveau, a dit cette grande vérité : « Le style est l'homme même. » Quoique en relations avec M. Leymarie, je n'eus l'honneur de le voir qu'une seule fois, mais après l'avoir beaucoup lu — et je le reconnus aussitôt. — Erudit et limpide dans sa conversation comme dans ses écrits, il était aussi attrayant et substantiel à entendre que je l'avais trouvé à le lire; et aussi simple que noble en cette simplicité.

Du fond de la retraite où la maladie le retenait, de sa main de fer, il dirigeait encore sa chère *Revue* de ses conseils et, pour elle, il écrivit jusqu'à la fin, la plume ne lui tomba des mains que pour mourir : on peut dire qu'il est mort à son poste et de son poste.

Je n'ignore pas que tout ce que je viens d'écrire a déjà été dit bien des fois, et avec une science que je ne saurais y mettre; j'ai simplement écrit avec mon cœur, et pour honorer de telles mémoires, il faut aussi du talent; mais à côté des magnifiques orchidées, des majestueux camélias, des roses odorantes que l'on dépose sur cette pieuse tombe, qu'il me soit permis d'y joindre mes modestes violettes; de les offrir, avec l'hommage de mon dévouement, à celle qui fut son Egérie, à Mme Leymarie, sa veuve, qui est aussi sa digne continuatrice.

DIANE MAREST.

A cette visite faite à M. Leymarie, dont j'ai parlé plus haut, se rattache un fait assez curieux qui pourra intéresser les lecteurs de la *Revue*, je me permettrai donc de la leur raconter dans le prochain numéro.

SCIENCE OU RELIGION

Au point de vue scientifique, le spiritisme est encore un problème; les plus illustres savants se sont réunis pour en chercher la solution à travers toutes les obscurités combinées du magnétisme, de la suggestion, de l'hypnotisme, télépathie, lecture cérébrale, dédoublement de la personnalité, etc. Nous attendrons patiemment les résultats de toutes les expériences qu'ils tentent à ce sujet, mais jusqu'au moment où des explications lumineuses ne seront pas venues éclairer les phénomènes du spiritisme et leur donner une interprétation naturelle parfaitement irréfutable, on ne peut dire avec

justice et vérité, que le spiritisme soit entré dans le domaine de la science.

Beaucoup, je le crains, prennent ainsi leur désir pour une réalité qui doit se découvrir, tôt ou tard, selon eux, parce que l'idée du surnaturel choque leur incrédulité religieuse. Il n'en est pas moins vrai que l'hypothèse scientifique est d'une importance considérable, et que tous nous devons désirer qu'elle vienne fixer nos doutes et nos incertitudes.

Mais, en attendant ce moment psychologique, le spiritisme, il n'est que trop certain, est considéré comme une religion par la plupart de ceux qui s'en occupent ; et ce côté religieux, la science même ne pourrait le lui enlever, à moins de démontrer, d'une manière irréfutable, que les manifestations attribuées aux esprits proviennent d'une entité absolument différente, reconnue et prouvée.

Jusqu'à ce jour, aucune explication ne peut élucider les phénomènes en dehors de l'intervention des esprits ; c'est la seule qui lève toutes les difficultés et, comme le dit excellemment le juge Edmonds, cette thèse du spiritisme reste comme la plus concluante jusqu'à nouvel ordre, parce qu'elle répond à tout ; de même, la science a consacré tous les systèmes les mieux appropriés à la connaissance raisonnée de toutes les questions hypothétiques. Certains esprits qui ont imaginé ces systèmes admirables et prodigieux ne semblent-ils pas avoir été délégués en ce monde tout exprès pour élucider ces questions difficiles, pour lutter dans ce but, au prix de tant de travaux et de sacrifices, contre la sottise séculaire consacrée par le temps, soutenue par tous les pouvoirs et arriver enfin à renverser ces lourdes barrières sous l'éclair et la foudre de la vérité.

Ce n'est pas en un jour que s'opère ce labeur ; peut-être est-elle encore bien loin de nous, la lumière qui doit percer à jour les mystères du spiritisme... D'autres qui viendront après nous seront-ils plus heureux ? Peut-être ! Science ou religion ? Enigme dont on voudrait trouver la clé dès à présent, mais il y a encore tant de confusions dans ces sortes d'alternatives, qu'il est bien difficile de fixer absolument sa pensée dans un sens ou dans l'autre. Pourtant, il semble rationnel, si l'on ne veut pas accorder au spiritisme l'importance d'une religion, d'y voir au moins le plus touchant des cultes. Le culte des morts appartient à toutes les croyances, et on peut dire qu'il est à lui seul une religion ; la religion universelle des cœurs aimants, de ceux dont l'amour est plus fort que la mort. Pendant longtemps, ce culte, ce souvenir ardent restèrent ensevelis sous les voiles impénétrables de la crainte et de l'exquise réserve qui présidaient à nos relations avec nos chers disparus. Seule, la prière osait monter jusqu'à ces régions de l'au delà, enveloppées d'ombre et de mystère ; seuls, les plaintes, les accents du cœur s'élevaient vers nos absents comme une supplication, pour les soulager dans leurs angoisses, ou un élan pour les consoler dans leur abandon. Ja-

mais on n'eût osé déchirer, d'une main profane, le rideau d'azur qui nous sépare; à peine alors osait-on lever des regards tremblants vers les étoiles et vers le ciel où nous croyions apercevoir, dans un prisme consolant, ceux vers lesquels notre cœur s'élance à travers les espaces.

Puis, avec le spiritisme, il nous semble maintenant que les esprits peuvent directement communiquer avec nous, par un intermédiaire énigmatique, mais dont la clairvoyance force parfois la confiance des plus incrédules. Il ne m'appartient pas de dire ici ce que je pense sur les communications entre les vivants et les morts ; cette croyance, vraie ou fausse, est la base du spiritisme, et jusqu'à ce que la science ait prononcé, il me semble difficile d'écarter de cette question le point de vue religieux, car c'est le seul qui permette d'envisager le spiritisme sans répugnance et sans dégoût.

La condition de l'homme ici-bas, est si malheureuse qu'elle incline le cœur vers toutes les consolations qui peuvent l'aider à supporter ses maux et à en atteindre le terme. C'est surtout, en ce sens, que le spiritisme existe et, jusqu'à ce que la science l'ait détruit, le spirite sera heureux de penser qu'il se rapproche dès ce monde, de ceux qu'il a aimés : il le croit. Cette croyance là n'est pas de celles qui suscitent les guerres et les massacres ; tout au plus, donne-t-elle carrière à quelques persécutions. Je le reconnais, pour ne pas me faire un ennemi d'un éminent correspondant, dont la logique est implacable. Tout en l'admirant, je me permets de lui faire observer que dans sa nomenclature des fléaux de l'humanité (argent, femmes et religions) il n'a oublié que le plus prépondérant de tous en en excluant l'homme. C'est une corde qui manque à son arc pour que la flèche ait toute sa portée, et ne transperce pas seulement les sensibles cœurs féminins auxquels ceux des hommes devraient, au contraire, servir de bouclier.

Terminons sur un terrain d'entente cordiale et de confraternité morale et humaine. Pardonnons à nos frères quelques faiblesses d'esprit, quelques erreurs peut-être qui ne peuvent même être aussi blâmables que des illusions puisqu'elles s'appuient sur quelque chose de réel, et sur les témoignages les plus autorisés. Du reste, je ne crois pas que toute religion doive être forcément condamnée ; il y a, en toutes choses, le bien et le mal qui peuvent également en sortir. Nulle croyance ne peut être rendue responsable des passions et des vices de ses adeptes qui ne le sont souvent que de nom, et la même religion qui arme les bras des sectaires, implante chez d'autres, qui en comprennent le vrai sens, les plus héroïques vertus.

CONSOLATION.

LE SPIRITISME EN ISLANDE

En janvier 1902, M. Torfi Bjarnason, principal d'un établissement agricole à Olafsdalur, dans la partie occidentale du pays, reçut une lettre de la côte américaine du Pacifique, signée Sigurdur Josua Björnsson, originaire d'une ferme de Dalir, en Islande. Cette lettre explique que l'écrivain, Sig. Bjornsson, était venu à Olafsdalur pendant l'été de 1874, dans le but de s'informer auprès de M. Torfi de la vie en Amérique (M. Torfi Bjarnason y ayant séjourné), et que l'année suivante, il avait émigré en cette contrée. Il avait fait, dit-il, ce voyage à Olafsdalur par suite des conseils d'un parent, mort depuis, et son émigration en Amérique en avait été le résultat. Après avoir vécu quelque temps dans ce dernier pays, il avait fait la connaissance de quelques spirites, et l'année dernière il s'était trouvé en capacité de correspondre avec les Esprits, et s'en estimait très heureux. Il avait pu ainsi, dit-il, entrer en relation avec un ami défunt de M. Torfi Bjarnason, qui lui avait demandé d'écrire la lettre suivante à ce monsieur :

« Bien cher ami. Vous ne trouverez pas trop extraordinaire de recevoir de moi une lettre, quand vous saurez que l'homme qui me vient en aide pour écrire possède la faculté peu répandue de se mettre en relation avec nous autres, qui avons quitté la vie terrestre. Peut-être vous rappelez-vous qu'un jour, à Hvoll (1), nous eûmes une conversation sur des questions religieuses. Je soutenais qu'il n'y avait pas de vie éternelle ; vous étiez de l'avis contraire, et comme je ne voulais pas l'admettre, vous souvenez-vous de ce que vous avez dit ? Vous avez dit : « S'il y a réellement une vie éternelle, et si j'y passe avant vous, je vous ferai savoir comment elle est. » C'est pour cette raison que j'ai essayé de vous donner de mes nouvelles. J'ai essayé de vous apparaître pendant votre sommeil, mais vous n'avez pu me comprendre. A la fin, j'ai fait la connaissane de cet homme qui me vient en aide maintenant.

Pour commencer, il faut que je vous dise comment je me suis trouvé après avoir quitté ce monde. D'abord, pendant longtemps après ma mort, je ne savais pas si j'étais mort ou vivant ; à la fin, je me rendis compte que j'étais dans le royaume des cieux. Mais quel royaume ? Une obscurité de mine de charbon, des bruits incessants, des monstres qui apparaissent ; je croyais plutôt que j'étais dans un asile de fous. Puis il y eut une petite amélioration, et je vis des gens que je connaissais, mais toujours les mêmes ténèbres ; aussi je soupirais après la lumière. A la fin, du fond de moi-même, me vint le moyen d'avoir la lumière. C'était de passer en revue toutes mes actions ; et alors, semblables à des tableaux, je revis tous mes actes, toutes

(1) Nom d'une ferme dans le Dalir, en Islande.

mes paroles, toutes mes pensées. Je vis qu'il y avait beaucoup de mal, j'en convins, et les anges m'apportèrent la lumière. Je vis les Anges, ces êtres dont j'avais nié l'existence. Depuis ce moment, je suis heureux. Je voulais vous faire connaître cela, mon cher ami. Vous devenez vieux, et suivan toutes probabilités, vos jours touchent à leur fin, et comme vous êtes un enfant de Dieu, vous éviterez de mener une vie comme la mienne pendant le temps qu'il vous reste à vivre. Sans doute, il n'existe pas d'Enfer tel que l'Eglise l'enseigne, la damnation éternelle n'existe pas ; mais il y a bien des années dures et pénibles pour ceux qui ont fait le mal, et chacun est rétribué suivant ses actes et en proportion de la conduite qu'il a tenue pendant sa vie.

S'il y a un Dieu, je ne peux vous le dire, car je n'en ai pas encore eu connaissance ; mais si l'on considère comme toutes choses sont admirablement réglées et que l'homme peut vivre éternellement, il est probable qu'il existe un Etre divin, qui a la direction suprême de toutes choses. Je n'ai rien de plus à vous écrire, mon ami ; mon écrivain est fatigué ; il n'a pas l'habitude de cette tâche ».

(Suivent des félicitations, et à la fin :)

« A vous sincèrement,

INDRIDI GISLASON, DE HVOLL. »

Sigurdur Josua Björnsson explique ensuite qu'Indridi Gislason vint le trouver samedi dernier dans la soirée, mais sans le faire écrire cette fois-là. Il dit : « Vous ne me connaissez probablement pas, bien que nous nous soyons déjà vus. Vous êtes venu chez moi à Hvoll, quand vous étiez un jeune garçon, et je vous remarquai ; mais notre connaissance fut bien courte, si bien que je ne puis m'attendre à ce que vous vous souveniez de moi ; mais j'ai fait savoir à Mme Kristveig que j'avais l'intention d'aller vous voir. Ce que je vous demande, c'est d'écrire à mon ami, Torfi Bjarnasn, d'Olafsdalur ».

Sig. Josua Bjornsson dit que la dame Kristveig en question est sa femme; qu'elle est fille de Johannes, d'Heydalssel, en Strandasysla, Islande ; qu'elle a d'abord épousé un certain Hans (Jonsson ?), qui émigra en Amérique avec elle en 1875 ; qu'elle y perdit son premier mari, mais que tous deux avaient été autrefois à Hvoll, chez Indridi Gislason, pendant un ou deux ans. Sig. Jos. Bjornsson demande à Torfi Bjarnason de lui écrire s'il se rappelait la conversation dont parle Indridi. Sig. Jos. Bjornsson passe dans son pays pour un homme intelligent, sans goût pour la littérature, sauf une petite *vena poetica*, et il jouissait d'une bonne réputation.

Mme Olafsson, femme de M. Torfi Olafsson, se rappelle que Sig. Jos. Bjornsson, vint, en effet, à Olafsdalur, dans le but qu'il indique. M. Torfi

Olafsson se rappelle aussi sa discussion avec Indridi, et l'opinion de chacun telle qu'elle est indiquée dans cette lettre; il ne se souvient pas,toutefois,de la promesse d'Indridi, de lui faire connaître son état futur. Il ne se rappelle pas non plus avoir vu Indridi dans ses rêves. Indridi est mort le 10 mai 1898. C'était un homme bien doué, il avait été « alpingismadur » ; il était le frère de feu le professeur bien connu de l'Université de Copenhague, M. Konrad Gislason. La lettre est datée du lundi 9 décembre 1901. Par conséquent, Indridi aurait communiqué avec Sig. Jos. Bjornsson, le samedi 7 décembre.

HALLGR. MELSTED,
Reykjavik, Islande.

La lettre ci-dessus a été envoyée au directeur du « Light » par un ami, qui l'a reçue de M. Hallgr. Melsted, conservateur à la Bibliothèque nationale de Reykjavik. Elle est intéressante, parce qu'elle paraît entourée de garanties, qu'elle semble sincère, que les personnes dont il y est question, occupent une position publique, et que leurs noms et adresses sont données sans restriction. Pour en contester la valeur, il faudrait supposer de la part de M. Bjornsson et de sa femme une mystification peu explicable, en s'aidant de réminiscences relatives au communiquant, que cette dernière a connu en Islande.

Le Trad. G. B.

LE LABOUREUR

A mon amie M. M. E. Solwyns en souvenir de l'Ecole flamande..

Au milieu des cailloux, par les espaces vides,
Surgit l'âpre charrue aux pierres se mêlant,
Là, commence l'ornière aux cent gueules avides,
Ici, meurt le ruisseau qui court se desséchant ;

— « Tu seras Laboureur sur cette terre avare
Où s'engouffrent les vents », dit la voix du Destin,
— « Implacable Destin, je frissonne et m'effare,
Mon germe va-t-il naître au soleil du matin ? »

— « Marche », répond la voix des siècles sans mesure
Devant qui tout est poudre et les rocs et les pleurs,
« Va, répand ton sillon pour la moisson future,
Ma faux moissonnera les blés mûrs et les fleurs ! »

« O grand Dieu ! ton soleil épuisera sa course
De degrés en degrés toute chose tarit,

A la fin, las d'efforts, je veux boire à la source
Qui s'offre sous l'ombrage et, divine, sourit.

— Je révèle mon cœur au Dieu de la Justice
Et j'ose m'arrêter et quitter le combat,
Insultant à ce cœur par l'indigne artifice,
J'oses fléchir enfin comme un coursier s'abat!...
« Marche », me dit la voix qui tranquille se lève,
Et tranquille me suit sur les champs dépouillés,
« — Pour toi j'éveillerai le rayon de ton rêve,
J'épurerai le sol de cendre sous tes pieds ;

Pour appui prend la haine, et pour soc la colère
Que siffle l'envieux, tes ennemis riants,
Car dans l'éternité ton Dieu te dit en Père
Je courbe et sais lever le front de mes enfants.

— « Laboureur qui vient pâle, échevelé des plaines
Sous la sueur coulant de tes tempes flétries,
Qui sens un lent frisson ardent mordre tes veines,
Ayant donné ton sang à des printemps taris,

— « Crois, ce n'est pas en vain qu'on touche à la charrue,
Le cœur a son devoir, et la pensée au front,
Qu'on répand sa moisson que l'aurore salue
A travers l'injustice, et les pleurs et l'affront.

Méconnu par ton siècle ou glorifier du monde,
Va, bénissant le sort des précurseurs sacrés, —
Libre, pensif, bercé du bruit de la grande onde
Où meurt la flèche en feu des destins ignorés.

— « Seul, oh non, tu le vois lumineux sous l'outrage,
Elevant sur sa croix l'avenir éperdu
Le Maître des moissons tenant la faux de l'âge
Sais, ta gerbe il la veut, que lui répondras-tu?

— « Est-ce à toi de gémir quand l'Esprit te flagelle
Et mêle sa tempête à ton tragique effort!
L'âpre charrue est là, sur la route rebelle !.....
— « J'épandrai la moisson sur le sillon qui dort.

— « Seigneur, meurtri, blessé, foulant la terre esclave
J'avance, Laboureur vers la moisson de Dieu,
Et fort de votre force au milieu de l'entrave
Me voici sous l'œil clair de votre infini bleu.

Ne faites point parler ma paresse infertile
Marchant à vos desseins d'un pas lent et glacé,
Ni ma chair alliée à ma main inhabile ; —
Au milieu des cailloux, mon sillon est tracé ! »

O. DE BÉZOBRAZOW.

Paris, juin 1902.

APRES VINGT ANS (1)

Si la presse avait existé du temps du Dante et de Béatrice, de Raphaël et de la Fornarina, de Roméo et de Juliette, et de tant d'autres dont l'histoire conserve le poétique souvenir, il est probable que les entrefilets persifleurs, les articles scandaleux n'auraient pas manqué de répandre leur venin sur des unions que le temps a sanctifiées.

Or, nous qui connaissons Mme Weldon et son œuvre, nous sommes persuadés que malgré le flot d'injures qu'ont déversé sur elle les envieux et les ignorants, l'avenir sanctifiera à un degré plus élevé encore son union intellectuelle avec Gounod, union reposant sur un idéal humanitaire qui se rapproche de celui du vénéré Godin, fondateur du Familistère de Guise.

Mme Weldon rêvait d'unir l'art au commerce ; Gounod disait de la musique « C'est un art divin, mais un satané métier. » Elle voulut que l'art devienne un métier divin, et fondant un Orphelinat de bambins en bas âge, elle tenta d'en faire les jeunes apôtres de sa doctrine. Ces enfants, élevés ensemble, devaient s'épanouir dans l'harmonie ; tous auraient été linguistes et professeurs, graveurs, imprimeurs dessinateurs, compositeurs, tous auraient connu leur art aussi bien que leur métier. — « Elevés harmonieusement, les enfants seront harmonieux », voilà la thèse de Mme Weldon.

Elle voulut aussi que l'art devienne nature. Ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre, savent qu'elle chantait avec tant de naturel que c'était plus parole que chant. Elle raconte que le grand maître Liszt l'entendant interpréter Biondina, ce poème musical du grand maître français ne pouvait croire qu'elle n'improvisait pas.

Elle disait : « Les enfants chanteront mieux que moi ». — Elle dit maintenant. « Les enfants auraient chanté bien mieux que moi » — car cette œuvre si belle, si pleine de promesses, sombra un jour par suite du retrait de Gounod et de la guerre que lui livrèrent pendant des années ceux-là mêmes qui auraient dû la soutenir et la défendre. « Je vous attendrai vingt ans », avait-elle affirmé à Gounod, quand suprême épreuve, il s'était à son tour ligué contre elle. Et, au bout des vingt ans, malgré l'oubli, le « *Cher Vieux* » repentant était revenu consoler son Eurydice pour ne plus l'abandonner.

C'est le recueil des poésies communiquées par Gounod « Esprit » que Mme Weldon publie aujourd'hui. Les vers sont tantôt familiers comme une causerie, tantôt élevés, mystérieux comme l'Inconnu.

Des gravures, des portraits, des dessins d'outre-tombe même, une couverture

(1) Un volume in-8° carré, illustré, très luxueux, 12 fr. 50.

originale et étrange contribuent à rendre attrayant ce volume vraiment rare et précieux plus que je ne saurais dire.

Ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'au-delà, comme tous les amateurs du Beau, voudront parcourir ces pages passionnantes.

On lit, on rêve, on médite, comme si un souffle invisible avait passé, comme si une bouche invisible avait parlé...

Dans une préface simple et claire, Mme Weldon explique comment, sans prières, sans évocations, Gounod s'est manifesté à elle, et comment il n'a jamais cessé de veiller sur elle. Cette chère compagnie la console de toutes ses déceptions; elle est convaincue qu'elle sera réincarnée avec Gounod dans les siècles à venir et qu'ils achèveront ensemble leur œuvre harmonieuse et humanitaire.

« C'est partie remise », dit-elle presque joyeusement. Et moi j'ajoute que son livre consolera et réconfortera plus d'une affligée, qu'il ouvrira les portes de l'espérance à plus d'un cœur en deuil. N'est-ce pas là le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une œuvre humaine ?

JEAN UNTEL.

Jeux floraux spirites à Barcelone

Les jeux floraux spirites viennent d'être célébrés à Barcelone, avec un succès très grand ; ils laisseront un souvenir impérissable à ceux qui ont eu la chance d'y assister.

Ils ont eu lieu au « Salon des Variétés ». Au fond de la salle s'élevait une estrade destinée à la reine des jeux. Autour d'elle devaient prendre place les jeunes filles qui formaient la cour d'amour. A droite se trouvait le bureau du Président de la fête M. Esteva.

La séance fut ouverte à 11 heures. L'orchestre joua une symphonie. Ensuite le secrétaire, M. Zimmermann, lut les communications et les télégrammes d'adhésion qu'on avait reçus. Enfin, il prononça un discours d'ouverture qui fut très applaudi.

Aussitôt après, le président ouvrit le pli contenant le nom de l'auteur qui a obtenu le prix le plus élevé, une fleur naturelle : M. Ramon Négron y Flores, secrétaire du Club de San Juan de Puerto Rico. L'auteur n'avait pu assister à la cérémonie. M. Vicente Martinez présenta au président une lettre qui l'autorisait à remplacer l'auteur sus-mentionné. La fleur naturelle lui fut fut donc remise. C'était une belle rose attachée avec un magnifique ruban de soie blanche frangé d'or. On lui remit aussi le diplôme.

Aussitôt, M. Martinez, aux accents de l'orchestre qui jouait *le Prophète*, et, suivi de toutes les jeunes filles qui formaient le cortège d'honneur, se rendit à la loge où se trouvait la famille de Don José Antonio Almasqué : il remit à sa fille Luisita, la fleur naturelle du lauréat, et, par ce fait, l'élut reine. Luisita Almasqué y Bertrand est une charmante fillette de 13 ans, très jolie, avec des cheveux d'ébène. Elle portait une robe de soie gris perle et la mantille blanche, avec des fleurs et des bijoux magnifiques dans les cheveux et au corsage.

La proclamation de la reine fut saluée par une longue salve d'applaudissements. Aussitôt il se forma un cortège pour accompagner la nouvelle reine à l'estrade, aux sons de l'orchestre qui jouait un air martial.

Ouvrait la marche, en qualité de petit page, Maria de la Cinta Fernandez y Fernandez, enfant de 5 ans, fille de notre compagnon bien-aimé, Don José et de notre

compagne inoubliable, Dona Cinta, nièce de M. Fernandez Colavida. Suivaient seize jeunes filles qui formaient la cour d'amour.

Les toilettes étaient charmantes et d'une remarquable élégance.

Plusieurs œuvres en langue française ont obtenu des prix. Tout d'abord, citons Mlle Fanny Blanc, qui avait présenté une poésie intitulée le *Rêve de Roland*. Citons aussi le général Fix qui avait présenté un mémoire sur la pluralité des existences et la réincarnation : il a obtenu une collection complète des œuvres d'Allan Kardec, reliées avec luxe. M. François Durozier a obtenu une mention honorable pour une comédie en vers intitulée *Nouvelle aurore*.

Bref, la journée a été on ne peut plus réussie ; et l'on a tout lieu d'espérer que cette charmante fête spirite s'acclimatera définitivement en Catalogne.

La plupart des centres spirites espagnols s'étaient fait représenter. Nous devons signaler avec satisfaction, que la plupart des auteurs qui présentèrent des travaux de quelque importance, étaient spirites.

NÉCROLOGIE

Le 5 mai, notre ami et frère en croyance, M. Alfred Léonard Caron, s'est désincarné à l'âge de 80 ans, à Châteauneuf (Jura). M. Caron, spirite de la première heure, avait été membre de la Société scientifique, fondée par Allan Kardec. C'était une figure sympathique, un homme sage et de bon conseil, et ses anciens collègues ont gardé la souvenir de l'initiative, importante au point de vue de l'administration, qu'il prit il y a quelques années, dans l'intérêt de la société et du spiritisme. Un bon et fraternel souvenir à ce sympathique esprit, qui fut, jusqu'au bout, un fidèle et sincère ami de la cause.

C'est sous le patronage de M. Caron qu'ont été publiées les deux brochures d'un si vif intérêt, qui ont pour titre *Etudes spirites* et *Etudes économiques*, dictées reçues dans un groupe bisontin (1).

BULLETIN DES SOMMAIRES (juillet 1902)

Les Annales des Sciences psychiques (mars-avril). Les longs jeûnes, par A. de Rochas. — Discours annuel du Président de la Société des Recherches psychiques de Londres, par Oliver Lodge. — Applications médicales de l'électroïde, par le Dr Hahn.

Le progrès spirite. — La foi catholique et le spiritisme chrétien, par Laurent de Faget. — Au sujet du désastre de la Martinique, par Jean Eriam. — Les désincarnations collectives, par Allan Kardec. — Prédictions réalisées. — Le corps psychique pendant l'incinération, par M. Pembert (Echo du Merveilleux). A ma chère et bonne sœur Espérance, poésie de Mme Vve Louis Debloux.

Revue scientifique et morale du spiritisme de mai 1902. — Somnambulisme avec glossolalie, par G. Delanne. — Cinq nouveaux cas d'identité par le Dr Dusart. — Expériences avec le médium Eusapia Paladino au Circolo scientifico Minerva, à Gênes, par A. Vassalo. — Sur Victor Hugo, par Gab. Séailles. — Nouvelles séries d'observations sur certains phénomènes de la trance, par James H. Hyslop. — Télé-

(1) Chaque brochure 1 fr.

pathie, par Albert Ruz. — Entretiens philosophiques, par Cartier de Saint-René. — Conférence de M. G. Delanne, à Nancy. — Fondation d'un centre d'Etudes psychiques à Marseille, par E. Anastay. — Vers l'Avenir, par Paul Grendel. —

Le Messager. — Vingt-cinq ans d'expériences psychiques, conférence de M. W. J. Colville à l'alliance spiritualiste de Londres, traduction de L. Gardy. — Nouveaux cas d'identité, par le Dr Dusart. — Les opinions philosophiques de J. B. A. Godin, née Mme Vve Godin, née Moret.— Le cas Rothe, par J. Fl. — Voix de l'Au-delà.

La Lumière. — Magie divine. L'horloge fatidique de Saint-Pierre, par Lucie Grange. — Les amulettes et les talismans dans l'antiquité, par Effie Bathe. — Revue universelle, toujours remplie de faits très intéressants et très remarquables par le Dr Lux.

Journal du magnétisme. — Poésie remarquable,dédiée à Mme Rufina Noeggerath : Le dernier poème par Edmond Dace. — Ce numéro mai-juin,renferme de nombreux documents sur le magnétisme.

Revue des Etudes psychiques, sous la direction de César de Vesme. — Les hallucinations autoscopiques et leur rapport avec les apparitions telesthériques. — La religieuse « possédée » de Grèzes. Mordue par le « diable ». Parlant des langues ignorées. — A propos du discours du Dr Lodge, par le Dr E. D. — Le procès Rothe. — Un autre médium surveillé par la police allemande. — Centres d'Etudes psychiques à Marseille et à Lyon.

La vie d'Outre-Tombe. Le « cas Rothe », par J. F. — Société spiritualiste de Charleroi. compte rendu de séance.

L'âme humaine, mouvements de l'âme vitale humaine chiffrée par la biométrie. Nature des mouvements de l'âme, par le Dr Baraduc. — Voix de l'au-delà : Initiation; Instruction; La séparation n'existe pas. — La demeure de la paix, extrait du *Lotus bleu*.

Le spiritualisme moderne, revue des Sciences morales. — Conseils, par Allan Kardec. — Sectarisme et spritualisme, par Hardeley. — Considérations générales sur l'Education, par Beaudelot. — Clairvoyance psychométrique, d'après Wallace. — Voix de l'au-delà : sur la Formation de la Planète, par Courtaut. — Les Génies du Zend-Avesta, par M. de Komars. — Pages oubliées : Balzac, spiritualiste.

Moniteur des Etudes Psychiques : Une étude sur « Julia », par M. Mœterlinck.— L'Etat d'âme du savant contemporain, par X... — Des séances publiques d'hypnotisme, par Pickman. — Les Visions dans le cristal, par Andrew Lang. — De ci de là : Fait de télépathie ; Télépathie par vision dans le cristal ; Matérialisation ; Un découvreur de sources ; A propos du Saint-Suaire de Turin.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy. — La science occulte dans les anciens sanctuaires, résumé d'une Conférence faite par M. Julien Cordier, à la Société d'Etudes psychiques de Nancy, du 9 mai dernier.

Revue Théosophique française, Le Lotus bleu. — Les mystères antiques, par C. W. Leadbeater. — Le pouvoir de la pensée, par Annie Besant. — Les grands instructeurs de l'humanité, par le Dr Th. Pascal. — Sur la Bible, par T. H. Martyn. — Echos théosophiques, Revue des Revues, par D. A. Courmes. — Doctrine secrète, par H. P. Blavlatsky.

Ouvrage recommandé : Dr Moutin, *Diagnostic de la suggestibilité*. Ouvrage fort bien compris d'un médecin magnétiseur. Après un aperçu historique du magnétisme, l'auteur expose sa théorie et indique les moyens de reconnaître de suite ceux qui sont susceptibles d'être endormis par le magnétisme..... Prix 4 fr.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 33e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 11e édition Prix 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 8e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la REVUE et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

ÉDITIONS EN LANGUES ANGLAISE, PORTUGAISE ET RUSSE

Résumé de la loi des phénomènes spirites Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent ; par la poste 0 fr. 20 ; vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec** (*En stéarine*, 10 *fr.*).

Bronze de 0m.30 de hauteur : 60 francs. 0m.20 : 40 francs..
Portrait d'Allan Kardec, 1 fr. 50. — Album..... 0 fr. 75
Grand portrait d'Allan Kardec..... 1 fr. 50 et 2 fr. »
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre..... 1 fr. 50 et 3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun..... 1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et 1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou.... 1 fr. 50, 2 fr. et 2 fr. 50

Abbé (l') **Almignana.** — Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique..... 0 fr. 50

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché..... 5 »
Relié..... 6 50
Ouvrage in-18 carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

Jésupret fils. Catholicisme et spiritisme. 1 »
Livre mis à l'index par le Pape. (Décret du Vatican du 9 avril 1892.)

La Beaucie (Albert). Les grands horizons de la Vie, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 »

Rouxel. Magnétisme et spiritisme..... 5 »
M. Rouxel a réuni, dans ce volume, la quintessence de toutes les recherches dans le domaine du magnétisme depuis Mesmer.

Palazzi (G.). (Traduction de A. DUFILHOL, ancien commandant supérieur.) Les occultistes contemporains sont-ils réellement les continuateurs de la doctrine des initiations antiques ?..... » 30

Bonnefont. Leçons de spiritisme aux enfants. 0 25

Compte rendu du Congrès spirite international tenu à Paris en 1889, pendant l'Exposition universelle, 40,000 adhérents représentés ; volume in-8° de 460 pages, renfermant tous les rapports et tous les discours, qui ont été prononcés du 9 au 16 septembre ; illustré *franco*..... 5 »

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré 3 fr. 50
Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société royale de Londres.

Alexandre Aksakof, conseiller d'Etat de sa Majesté l'Empereur de Russie, ANIMISME ET SPIRITISME, volume in-8°, illustré de 700 pages sur papier de luxe. Reste 5 exemplaires à.... 20 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an,

Le Progrès spirite, journal bimensuel, 24, rue du Niger. Paris. — 5 fr. par an. — Etranger, 6 fr.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris. — 12 fr. par an.

L'Humanité intégrale, mensuelle, Paris, 6, rue de Douai. — 6 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gobyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 96, rue Lafontaine, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 7 fr. par an. Etranger, 10 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le **Lotus bleu**, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle. Paris, — 10 fr. par an, 87, boulevard Montmorency, Paris.

Revue des tudes psychiques mensuelle, directeur : César de Vesme, 23, passage Saulnier; 8 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'institut psychique international. Hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

Moniteur des études psychiques, paraissant deux fois par mois, 83, rue des Saints-Pères, Paris ; 8 fr. par an.

Proceedings of the Society for psychical Research, revue trimestrielle très importante ; chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kergan Paul, Trench, Trubner et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, W.C. London recommandé. - 13 f. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

L'Hyperchimie, organe de la Société alchimique de France ; Directeur Jollivet Castelot, 19, rue Saint Jean, à Douai (Nord) ; un an, 4 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass, 9, Bosworth Street. — 12 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7 512 Race Street : C. Stowell éditeur. — 1 dollar par an.

Revista de Estudios psychologicos, à Barcelone (Espagne).

L'étincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio. 5, rue Vernier, Paris. Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Vessillo Spiritista, directeur Ernesto Volpi, à Rome (Italie). — 3 fr. 50 par an. Etranger, 4 fr. 50

Revista Espirita, mensuelle, à Barcelone (Espagne), riera de San Juan, nº 31. — 46 reis par an.

La Fraternidad universal, revue mensuelle, Bailen, 39,3º, à Madrid (Espagne). — Etranger, 10 fr. par an.

La Irradiacion, revue bi-mensuelle, dirigée par E. Garcia, Barrio de Dª Carlota, Puente Vallecas, Madrid. — 6 fr. par an. 10 fr. pour l'étranger.

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 141, Sobrado, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, Cosme Marino, Andes 444, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 10 pesos ou 15 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

La Luz, periodico libre-pensador, calle lateral del Sur, à Porto-Rico.

Luz Astral, bimensuel, à Buenos-Ayres, pasaje Sarmiento, 6. — 1.80 par trimestre.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) ; directeur, Carlos Paz Soldan.

La Estrella Polar, Gracia 11 y Hannôver, 29, à Mahon (Espagne).

La Revelacion, mensuel, calle de San Francisco nº 44, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 4, rua da Independancia, à Sao Paulo (Brésil).

Die Uebersinnliche Welt (Organ der wissenschaftl. Vercin « Sphinx »), mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16, 6 Mark par an.

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Liepzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur, Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Liepzig, Lidonstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Neue Spiritualistiche Blatter, directeur Emile Kolbe, à Berlin, hebdomadaire.

Sphinx, revue mensuelle. Directeur A. J. Riko. La Haye (Hollande).

Norgendœnringen, mens, Skien (Norwège).

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame.